

# LA REVUE COMMUNISTE

MENSUELLE

Scientifique, Politique, Littéraire

Directeur : Charles RAPPOPORT



## SOMMAIRE DU N° 6

<i>L'« Opportunisme » de Lénine.....</i>	Ch. Rappoport.
<i>La Famille et l'Etat Communiste.....</i>	A. Kollontaï.
<i>Les Evénements de mai 1920.....</i>	Jean Brécot.
<i>L'Administration de la Russie Communiste.</i>	
<i>La guerre contre la Pologne capitaliste.....</i>	K. Radek.
<i>Documents sur la guerre contre la Pologne....</i>	
<i>L'Organisation économique dans la Russie des Soviets et en Occident.....</i>	L. Trotzky.
<i>Après les élections .....</i>	Clara Zetkin.
<i>Revue de Politique Internationale.....</i>	Ch. R.

Le N° : 3 francs

Rédaction et Administration :

17, rue Grange-Batelière, 17

PARIS (IX<sup>e</sup>)

Tél. : Bergère 40-89

# LA REVUE COMMUNISTE

Mensuelle

Directeur : Charles RAPPOPORT

17, Rue de la Grange-Batelière — Paris (IX<sup>e</sup>)

## TARIF DES ABONNEMENTS :

	Un an	Six mois	Trois mois
France :	25 fr.	13 fr.	7 fr.
Etranger :	30	18	10

Le numéro 3 fr.

## Bulletin Communiste

Organe du Comité de la 3<sup>e</sup> Internationale

PARAIT TOUS LES JEUDIS

Le Numéro : 50 centimes

### ABONNEMENTS :

50 numéros	FRANCE	25 francs
50 numéros	ÉTRANGER	30 francs

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à :

**René REYNAUD**  
123, rue Montmartre. — PARIS

## La Vie Ouvrière

Administration et Rédaction :

96, Quai Jemmapes. — PARIS (X<sup>e</sup>)

Téléphone : NORD 87-59.

### ABONNEMENTS :

Six mois....	5 francs	FRANCE	Un an....	10 francs
Six mois....	6 francs	EXTÉRIEUR	Un an....	12 francs

1<sup>re</sup> année

N<sup>o</sup> 6

Août 1920

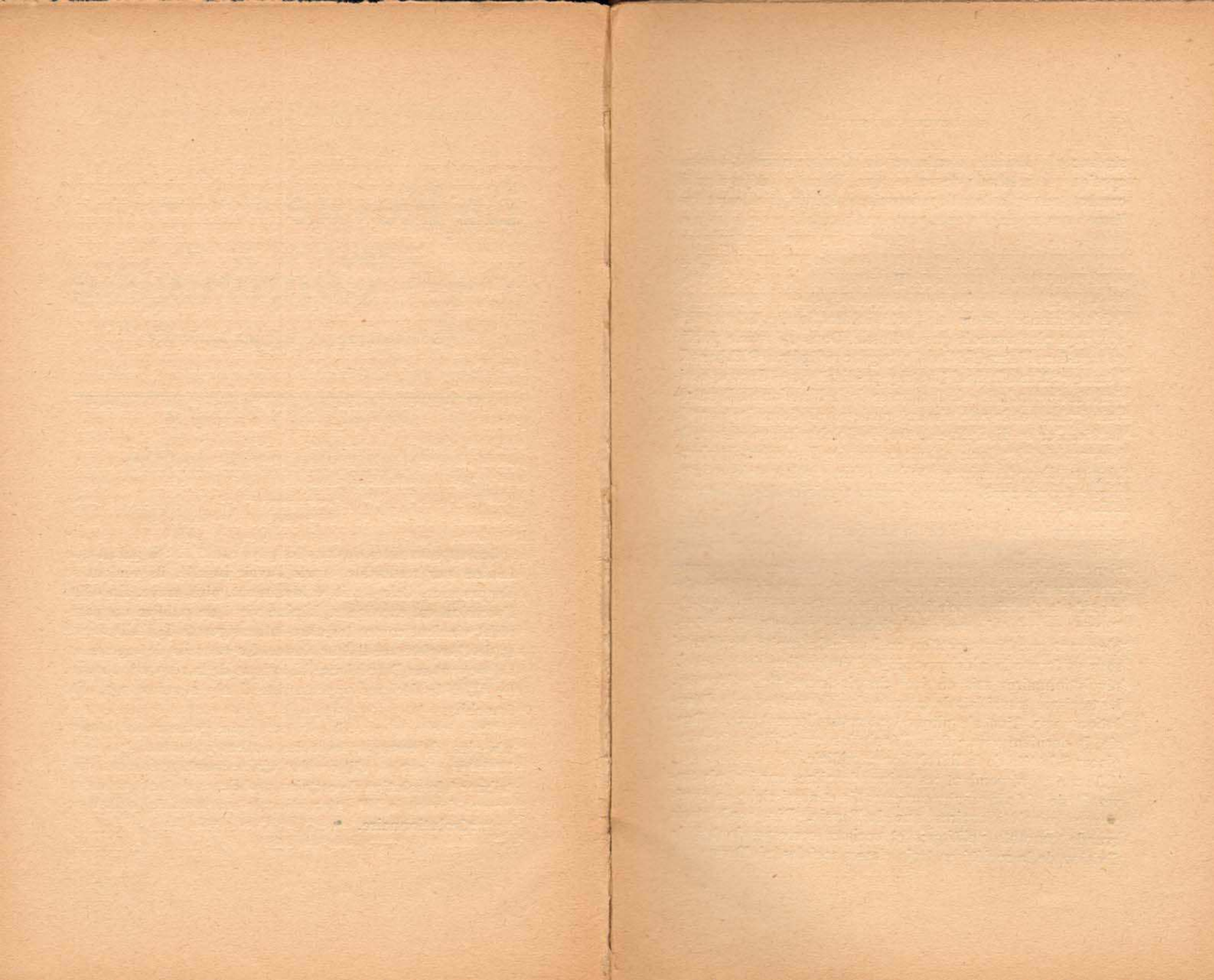
# La Revue Communiste

Scientifique, Politique, Littéraire

## L'« Opportunisme de Lénine »

Les opportunistes de tous les pays exultent : il paraît que Lénine leur ressemble. Après l'avoir insulté, ils veulent se l'approprier. Cela serait, évidemment, plus grave. En effet, l'occasion est excellente. Lénine vient de publier un pamphlet virulent contre les ultra-intransigeants de l'Allemagne et de l'Angleterre. Il leur donne des conseils de sagesse en s'appuyant sur l'expérience historique de la révolution russe. De là, à le déclarer opportuniste il n'y a qu'un pas, vite franchi.

Examinons le cas. Et cela non pour prouver que Lénine n'a rien de commun avec les leaders opportunistes de la II<sup>e</sup> Internationale qu'il combat violemment, mais pour contribuer à la solution de certains problèmes de tactique qui se posent devant la III<sup>e</sup> Internationale communiste, celle d'action révolutionnaire.



sigeance » Maladie d'enfance du Communisme), Lénine applique la méthode de son « Que Faire ? » déjà cité. Il combat tout à la fois l'opportunisme stérile et « le radicalisme » superficiel et souvent sentimental.

## II

L'expérience russe a une portée internationale. Elle servira aux pays plus avancés que la Russie. Dans un article publié en 1902 dans l'*Iskra* (*l'Étincelle*) organe rédigé par Plékhanoff, Lénine et Martoff, Karl Kautsky prédisait que l'Europe occidentale deviendrait « la forteresse de la Réaction ». Il entrevoyait également le rôle d'avant-garde révolutionnaire pour la Russie. Par sa discipline de fer, le Bolchevisme a vaincu la bourgeoisie plus forte et mieux armée. Il combat implacablement l'opportunisme et l'anarchie sentimentale et utopique depuis 1903, avec les armes aiguisées de la doctrine marxiste.

Pendant un demi-siècle la Russie a passé par une école de luttes héroïques sans précédent. Elle a profité de l'expérience révolutionnaire de l'Occident et s'est forgée une arme incomparable : le marxisme. Elle s'est approprié le dernier mot de la doctrine socialiste moderne. On peut dire que la Russie, au point de vue révolutionnaire, a profité d'un double avantage : l'*immigration* en Russie du capital occidental sous sa forme la plus avancée et l'*émigration* de ses chefs révolutionnaires mis en face des doctrines perfectionnées. Le tsarisme travaillait de la sorte *doublement* pour la Révolution russe. Ainsi s'explique tout naturellement que la Russie, la dernière venue dans l'évolution capitaliste, ait pu se placer à la tête de la Révolution mondiale.

Aucun pays, pendant ces quinze dernières années, n'a traversé une période aussi mouvementée et aussi riche en expériences révolutionnaires que la Russie. Dès 1903, trois grands courants politiques et sociaux correspondant à la division de la société en trois classes sociales, s'affirment et

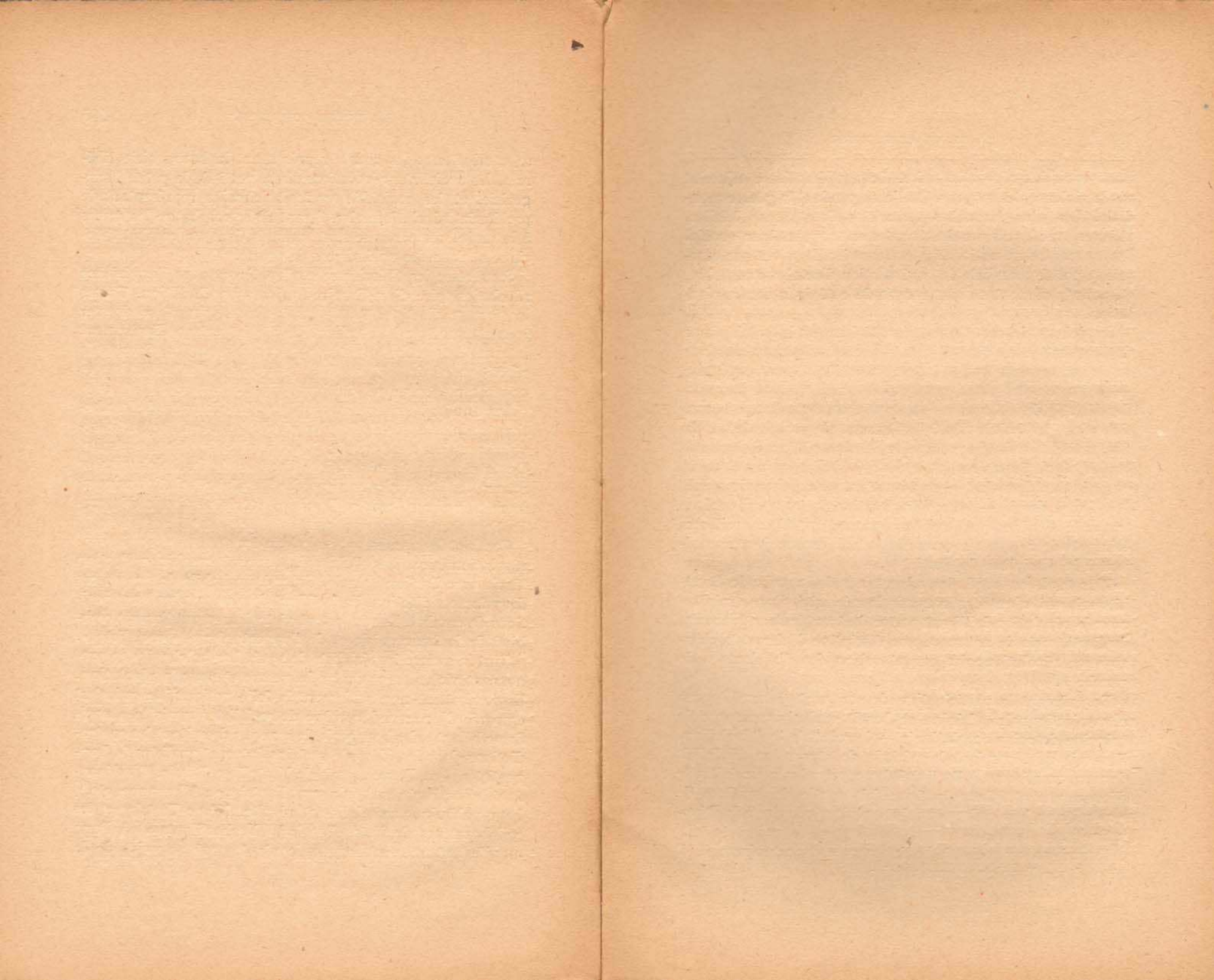
se combattent : les *cadets* représentant la bourgeoisie libérale, les *socialistes-révolutionnaires*, parti de la petite bourgeoisie, et les *socialdémocrates-bolcheviks* représentant le prolétariat révolutionnaire. Avant de se combattre les armes à la main, ces partis se sont mesurés dans un combat théorique et dans des polémiques de presse.

Sans cesse les théories se confrontèrent avec l'expérience révolutionnaire d'un Empire toujours en ébullition. Toutes les formes d'action, toutes les tactiques purent se donner jour et éprouver leur valeur. La vie fut extraordinairement intense. Les mois comptèrent pour des années. Sans « la répétition générale de 1905 », le succès de la Révolution de novembre 1907 aurait été impossible.

Les années 1907-1910 marquèrent le triomphe de la réaction tsariste. Après l'offensive révolutionnaire, les partis révolutionnaires sont acculés à apprendre l'art de la retraite. De tous les partis révolutionnaires, seuls les bolcheviks se retirent en bon ordre sans perdre leur foi révolutionnaire ni leurs principaux cadres. Dans les autres partis, la démoralisation règne en souveraine.

Pendant les années 1910-1914 on constate une renaissance révolutionnaire. Les Bolcheviks surent combiner l'action légale avec l'action illégale. Grâce à un habile dosage de ces deux formes d'action, ils fortifient de plus en plus leurs positions de combat. Ils supportent victorieusement l'assaut combiné de la bourgeoisie et de l'opportunisme « socialiste ».

Vint la guerre impérialiste de 1914. Les bolcheviks se prononcent violemment contre la guerre et pour la révolution. Ils combattent non seulement la folie nationaliste qui s'est emparée d'un grand nombre de socialistes, mais le « pacifisme bêtard » des bourgeois, le manque de suite et les contradictions dans les idées de certains internationalistes (« Longuetistes » en France, amis de Martoff en Russie, *l'Indépendant Labor Party* en Angleterre, Kautsky en Allemagne, etc.). Leur polémique scandalise et révolte. Même Trotzky et les collaborateurs de *Notre Parole* (« Nache Slowo ») à Paris manifestent souvent leur mécontentement au sujet de la



*Parti socialiste-révolutionnaire.* Le modérantisme n'exclut pas la violence des moyens. On l'a vu pendant la guerre mondiale. Les plus farouches terroristes firent, sans hésiter, alliance avec les classes dominantes en troquant leur « socialisme » contre un nationalisme meurtrier. Ils n'ont pas compris la portée mondiale de la révolution d'octobre-novembre, et, pour la plupart, se sont rangés du côté de la contre-révolution.

En dehors de cet « ennemi extérieur », le bolchévisme dut combattre certains éléments dits révolutionnaires dans ses propres rangs. En 1908, un groupe d'« abstentionnistes » — en russe : *otsowistes*, ceux qui demandaient « le rappel » des députés de la Douma — se forma pour combattre la participation des bolcheviks à la Douma. Ce groupe fut exclu du Parti. Et ce fut heureux. Car le plus célèbre de ces prétendus révolutionnaires fut le député Alexinsky, un chauvin enragé et un demi-fou — en admettant qu'un chauvin puisse être fou à demi — que l'Internationale jaune elle-même trouva à Genève, par trop compromettant. Les meilleurs éléments de ce groupe comprirent leur erreur et se soumi-  
rent à la discipline du Parti.

Plus tard, en 1918, les adversaires de la paix de Brest-Litowsk qui n'ont pas compris la nécessité d'un « répit » pour la révolution faillirent porter du trouble dans les rangs du Parti, mais de nouveau, une discipline de fer et la clairvoyance révolutionnaire eurent raison des dissidents « de gauche ».

En exigeant la participation de son parti à une Douma ultra-réactionnaire, Lénine se basait exclusivement sur le principe de *salus revolutionis* — le salut de la Révolution. Il savait que, pendant la période de stagnation, il fallait donner un aliment à l'activité des camarades pour éviter le découragement. Cette tactique fait partie du système de « retraite en bon ordre » ou du « répit nécessaire à la Révolution ».

Quand on reproche à Lénine son « opportunisme », il répond par l'apologue que voici :

« Imaginez-vous que votre automobile soit attaquée par des bandits. Vous leur livrez votre argent pour avoir la vie sauve. C'est sans doute de l'opportunisme. C'est un compromis entre un honnête homme et des bandits. Mais il faut être fou pour agir autrement. Une fois libéré, on peut tenter d'arrêter les bandits. »

Il y a deux sortes d'opportunisme : l'opportunisme *pour* la Révolution et l'opportunisme *contre* la Révolution, l'adaptation aux circonstances et aux moyens de lutte afin de faire triompher la cause révolutionnaire ou l'adaptation aux forces ennemies pour consolider leur domination. Dans la politique, il est facile de distinguer ces deux genres d'opportunisme. Un « opportuniste » à la Lénine ne quitte jamais la classe révolutionnaire, le prolétariat. Toutes ses opérations s'effectuent sur ce terrain solide, sous le contrôle de sa classe et de son Parti. Ce n'est pas le cas du mauvais opportuniste. Celui-ci est un transfuge. Il quitte sa classe et conclut des alliances contre-nature — des « blocs » — avec la classe ennemie, sous prétexte de servir la classe ouvrière. Ces transfuges deviennent « les otages » de la bourgeoisie, comme les appelait jadis Jules Guesde. Ces alliances avant et surtout pendant la guerre perdirent la « deuxième » Internationale.

Il serait peut-être préférable d'appeler l'« opportunisme » de Lénine tout simplement *réalisme révolutionnaire*.

Fort de l'expérience et du triomphe de la Révolution russe, Lénine entreprend une critique serrée de l'antiparlementarisme du *Parti Ouvrier Communiste* allemand et de quelques groupements communistes en Angleterre.

CHARLES RAPPOPORT.



époux. De nos jours l'homme se trouve autorisé à réclamer de la jeune fille qu'elle reste vierge jusqu'au mariage légitime; mais il existe des tribus dans lesquelles la fierté pour les femmes est d'avoir de nombreux amants et d'en indiquer le nombre par autant d'anneaux dont elles s'ornent les bras et les chevilles... On trouve, en outre, que certaines coutumes qui sont pour nous étonner si ce n'est même pour nous scandaliser, sont considérées chez certains peuples comme la sanction de la sainteté, et que nos propres règles et coutumes sont pour ces peuples de véritables « péchés ».

Il n'existe par conséquent aucune raison de s'effrayer de ce que la famille soit en train de se transformer, que ses règles qui ont survécu au passé disparaissent, et qu'entre l'homme et la femme s'établissent de nouveaux rapports.

Posons simplement la question suivante : quelles sont les survivances subsistant dans notre système familial? Quels sont les droits et les devoirs entre ouvrier et ouvrière, entre paysan et paysanne, qui correspondent le mieux aux conditions de l'existence dans le nouvel Etat?

Tout ce qui se concilie avec les nouvelles conditions se maintiendra; tout le reste, tout ce que l'époque d'oppression et d'esclavage nous a légué et qui caractérise l'ère des grands propriétaires fonciers et des capitalistes, tout cela sera balayé en même temps que la classe des exploités, tous ces ennemis des prolétaires et des pauvres.

La famille, sous sa forme actuelle, est également l'un des legs de la période écoulée, respectable, consolidée en elle-même, indissoluble — qualités reconnues autrefois pour celles du mariage — et que sanctifiait le prêtre lui-même, la famille était également nécessaire pour tous ceux qui en faisaient partie. — Qui donc, si ce n'est la famille qui les nourrissait, les habillait, les éduquait, aurait tracé aux enfants leur voie dans l'existence? A cette époque, rien n'était plus terrible que le sort de l'orphelin. Dans la famille, à laquelle nous sommes accoutumés, c'est l'homme qui soutient et nourrit la femme et les enfants. Quant à la femme, elle s'occupe des soins du ménage, de l'éducation des en-

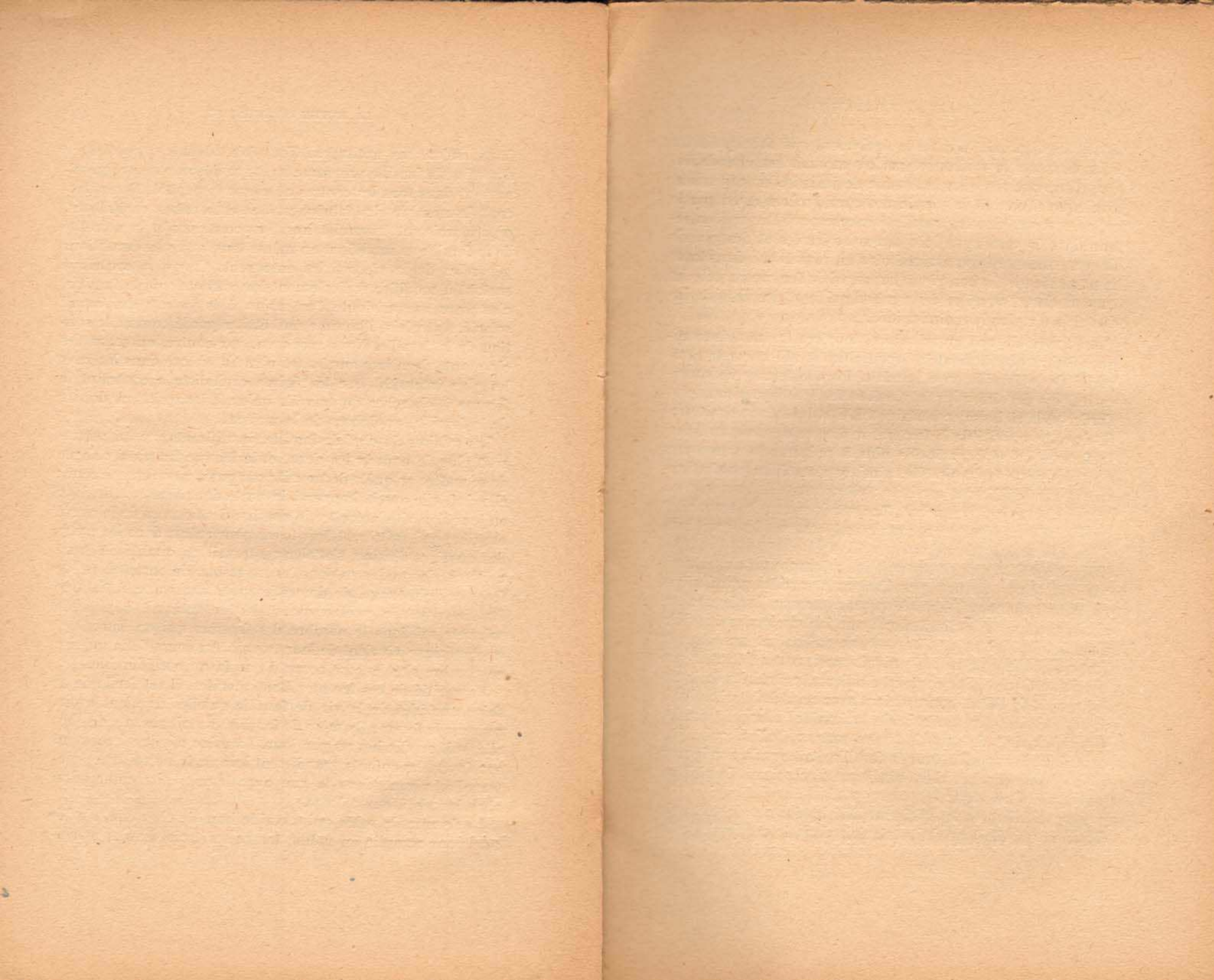
fants, selon ses aptitudes. Toutefois, depuis une dizaine d'années, la famille proprement dite se décompose progressivement dans tous les centres où règne le capital, là où s'accroît le nombre des fabriques, des entreprises capitalistes, où apparaissent les prolétaires. Les coutumes et la moralité de la famille se modifient en même temps que les conditions générales de la vie qui les entourent. Ce qui a contribué surtout à modifier radicalement les coutumes de la famille, c'est sans aucun doute *l'extension à la femme du travail salarié*. Autrefois, l'homme seul était regardé comme le soutien de la famille. Nous avons vu, par contre, au cours des cinquante dernières années (et plus tôt encore dans les pays les plus intensifs) que le régime capitaliste a contraint la femme à chercher du travail, qu'on lui payait, en dehors de la famille, en dehors de la maison.

Les salaires du chef de famille, insuffisants, ne lui permirent plus de nourrir les siens, et la femme fut ainsi obligée de se mettre en quête de travail pour gagner quelque argent; elle dut, elle aussi, frapper à la porte des usines. Et de jour en jour l'on vit s'accroître le nombre des femmes de la classe ouvrière qui quittèrent leur foyer pour entrer dans les rangs des ouvriers d'usine, s'atteler au travail en qualité de journalières, de vendeuses dans les magasins, de comptables, de femmes de ménage, de domestiques. D'après une statistique établie avant la guerre mondiale, on estimait à plus de soixante millions le nombre des femmes qui en Europe et en Amérique vivaient de leur travail. Au cours de la guerre, ce nombre s'est encore accru d'une façon considérable.

La moitié de ces femmes étant mariées, il est facile de se faire une idée de la vie de famille qu'elles devaient avoir, puisque la femme (la mère de famille) restait absente de chez elle huit ou dix heures par jour. La mère néglige forcément son foyer, les enfants grandissent loin de la surveillance maternelle, vivant dans la rue avec leurs petits camarades, abandonnés à eux-mêmes.

La femme, la mère qui travaille hors de chez elle, s'exténue pour remplir en même temps ses trois devoirs princi-





dont elle disposait. C'est elle également qui fabriquait les boissons pour la maison et parfois moulait ses chandelles. Que d'occupations pour la femme de jadis ! C'est cependant ainsi que s'écoulait la vie de nos grand'mères et en partie celle de nos mères. Aujourd'hui encore peut-être rencontre-t-on dans la campagne loin des voies ferrées et des grands fleuves, quelque foyer éloigné où s'est maintenue dans toute sa pureté la vie du bon vieux temps, où la femme cumule les travaux dont l'ouvrière de la grande ville et des districts industriels n'a plus la moindre idée.

Au temps de nos grand'mères, tous ces travaux domestiques étaient absolument indispensables et utiles, car la prospérité de la famille en dépendait. Plus la femme se consacrait à ces devoirs, plus la vie était facile à la maison, plus l'ordre et la richesse en sortaient. L'Etat lui-même tirait profit de cette activité de la femme, maîtresse de maison. Aussi la femme ne se bornait-elle plus à préparer la soupe aux pommes de terre, mais elle, ainsi que ses filles confectionnaient-elles différents produits : vêtements, fil, beurre, etc., toutes choses qui pouvaient être vendues sur le marché et que l'on considérait par conséquent comme des marchandises, des articles de valeur.

Il est évident que le travail de la femme ne s'exprimait pas, au temps de nos grand'mères et arrière-grand'mères en argent monnayé. Mais le paysan comme l'artisan cherchait, comme on le disait alors, une femme aux mains d'or. En effet les forces de l'homme ne suffisaient pas dans le foyer où la femme ne « dominait pas sagement dans le cercle domestique ». Sur ce point d'ailleurs les intérêts de la nation, ceux de l'Etat, concordaient avec ceux du mari : plus la femme était active au sein de la famille, plus elle confectionnait objets de prix de toutes sortes : étoffes, cuirs, laines, dont le superflu pour la famille était vendu sur le marché le plus proche. C'est ainsi que s'accroissait la richesse nationale d'un pays.

Le capitalisme a toutefois modifié les formes de cette vie. Tout ce qui était produit autrefois dans le cercle de la fa-

mille. P'est aujourd'hui en masse dans les ateliers et les fabriques. La machine a remplacé les doigts actifs de la femme. Quelle est donc la mère de famille qui voudrait passer son temps aujourd'hui à mouler des chandelles, filer la laine, tisser la toile ? On peut acheter toutes ces choses au magasin voisin. Autrefois, toute jeune fille devait apprendre à tricoter des bas. Voit-on aujourd'hui une jeune ouvrière en faire autant.

D'abord, elle n'en aurait pas le temps. Le temps c'est de l'argent et personne ne voudrait gaspiller de l'argent d'une façon qui ne rapporte rien, c'est-à-dire, sans en tirer quelque profit. De nos jours, toute mère de famille, ouvrière à la fois, préférera acheter des bas tout faits plutôt que perdre son temps à en confectionner elle-même. On chercherait en vain la femme de l'ouvrier qui prendra le temps de macérer des cornichons ou de faire des conserves, quand elle sait qu'elle n'a qu'à faire deux pas pour en acheter de tout préparés. Et bien que tous les produits que l'on trouve dans les magasins, et qui sortent des fabriques soient de qualité inférieure à ceux qui sont préparés à la maison, la femme de l'ouvrier n'en a pas moins ni le temps, ni la force, de se livrer chez soi à toutes ces occupations dispendieuses. Elle est avant tout une salariée qui est obligée de négliger la tenue de sa maison. Il est évident que la famille de nos jours s'occupe de moins en moins des travaux domestiques, sans lesquels nos grand'mères auraient pu difficilement se représenter la famille.

La famille se meurt, et depuis longtemps ne produit plus rien. La tenue d'un ménage comprend cependant aujourd'hui quatre séries de travaux indispensables : les travaux de propreté (nettoyer le plancher, épousseter, allumer le feu, faire les lampes, etc., etc.), la cuisine (préparer le dîner et le souper), la lessive et l'entretien du linge et des vêtements (raccommodage, etc., etc.). Ce sont là des travaux fatigants et pénibles qui absorbent et le temps et toute l'énergie de la femme de l'ouvrier, laquelle doit en outre travailler à l'usine. Il n'en reste pas moins vrai cependant que nos grand'mères

avaient plus de travail encore. Les produits de leur travail possédaient en outre dans le ménage une qualité totalement inconnue aujourd'hui : au point de vue de l'économie nationale ils étaient utiles à l'Etat, ce qui n'est plus le cas actuellement, puisque le travail dans le ménage ne produit aucune nouvelle valeur et ne contribue pas à la richesse du pays.

La femme de l'ouvrier aurait beau se tuer du matin au soir à faire le ménage, à laver son linge, à repasser, à retaper les robes usées, à confectionner un bon repas — le soir venu, malgré toutes ses fatigues, que resterait-il de son travail épuisant ? rien ; puisqu'elle n'aurait rien produit qui pût être considéré sur le marché comme une marchandise. Devrait-elle vivre mille ans, la femme travaillant ainsi n'y pourrait rien changer. Chaque jour il faudrait toujours enlever la poussière du buffet, préparer le repas à l'époux qui rentre affamé et nettoyer les souliers que les petits gars ont crottés... C'est ainsi que le travail de la mère de famille devient journellement de plus en plus inutile et improductif.

La tenue individuelle du ménage a franchi son apogée ; elle cédera de plus en plus le pas à la tenue collective du ménage. Tôt ou tard la femme de l'ouvrier cessera complètement de se soucier de sa maison ; dans la société communiste de demain ce travail sera exécuté par une catégorie spéciale d'ouvrières qui ne feront plus que cela. Il y a assez longtemps que les femmes des riches étaient libérées de ces devoirs ennuyeux et fatigants ; pourquoi la femme de l'ouvrier doit-elle continuer, toute seule, à les remplir ? Elle a droit à la même facilité, à la même hygiène, à la même beauté, ornements qui n'entourent depuis si longtemps que la vie des femmes riches. Dans l'Etat communiste, la femme qui travaille ne passera plus ses quelques heures de répit, hélas ! si peu nombreuses, à faire la cuisine, car il *existera dans l'Etat communiste des restaurants publics et des cuisines mises en communauté*, où chacun pourra prendre ses repas.

On sait d'ailleurs que ces sortes d'établissements existent

dans tous les pays, même dans ceux qui sont soumis au régime capitaliste, et deviennent de plus en plus nombreux. Depuis cinquante ans environ en effet, le nombre des restaurants et des cafés s'accroît de jour en jour ; ils poussent comme des champignons. Toutefois, pendant que sous le régime capitaliste seuls les gens qui ont la bourse bien garnie peuvent s'offrir le luxe de déjeuner au restaurant, chacun, dans l'Etat communiste peut à sa guise venir dans les coopératives et les restaurants et y manger. Tout se passe de même pour le blanchissage du linge et les autres travaux : l'ouvrière n'aura plus besoin de barboter dans la saleté, ou de s'abîmer la vue à repriser des bas et à recoudre le linge. Elle n'aura qu'à porter son linge toutes les semaines dans *la blanchisserie commune* la plus proche et l'aller chercher huit jours après, blanchi, repassé et raccommodé. Des magasins spéciaux se chargeront du ravantage de ses bas, et elle pourra alors passer ses soirées à lire des livres instructifs, à goûter un repos salutaire, au lieu de se livrer à un travail épuisant. Et les tâches, qui comme nous l'avons vu, accablent encore aujourd'hui nos épouses, disparaîtront bientôt dans le nouvel ordre de la société communiste.

La femme qui travaille n'aura certes pas à s'en plaindre. La société communiste n'aura fait que briser le joug domestique, et que rendre à la femme la vie plus douce, plus attrayante, plus heureuse et plus libre.

### III

L'Etat doit se charger de l'éducation des enfants. Maintenant, de quoi peut s'occuper la famille, si tous ces travaux du ménage disparaissent ? Il nous reste encore à traiter la question des *enfants*. Là également l'Etat viendra au secours de la famille des camarades ouvriers et prendra sa place ; progressivement il assumera les tâches qui incombait jadis aux parents. Sous le régime capitaliste, *l'enseignement avait cessé d'être le devoir des parents*. Les enfants apprenaient à l'école. Dès que l'enfant avait atteint l'âge scolaire,

les parents respiraient à l'aise. A partir de ce moment le développement intellectuel de leurs enfants n'était plus de leur sphère. Les obligations de la famille vis-à-vis de l'enfant n'étaient cependant pas encore épuisées. Il fallait encore nourrir l'enfant, lui acheter des chaussures, l'habiller, faire de lui un ouvrier capable et bien élevé, qui arrivé à l'âge de se suffire à lui-même, fût à même de nourrir et de soutenir ses parents dans leur vieillesse. Il était très rare d'ailleurs qu'une famille d'ouvriers pût satisfaire à toutes ces obligations vis-à-vis des enfants ; en effet, le salaire des parents leur permettait à peine de nourrir leurs enfants, et, avec le peu de loisir dont ils jouissaient ils ne pouvaient naturellement pas se consacrer à l'éducation des enfants avec toute l'attention désirable. On dit que la famille élève les enfants. Le fait-elle réellement ? C'est plutôt la rue qui s'en charge. Aussi les enfants des prolétaires ignorent-ils tous les côtés agréables de la vie de famille, plaisirs que nous avons connus avec nos parents.

Etant donné les salaires des parents, l'insécurité du gain, la faim qui en découle, le fils, dès qu'il atteint dix ans travaille pour lui-même, et devient indépendant. L'enfant (fille ou garçon) dès qu'il commence à gagner de l'argent, se considère comme son maître et fait la sourde oreille aux paroles et conseils de ses parents. L'autorité disparaît et l'obéissance n'est plus qu'un mot.

ALEXANDRA KOLLONTAI.

## Les événements de Mai 1920 <sup>(1)</sup>

La grève de mai 1920 constitue depuis 1914 la première tentative d'action directe pour des buts vraiment syndicalistes malgré toutes les réserves qu'on est en droit de faire sur son objectif : *la nationalisation*.

Elle s'est déroulée sous l'instigation de la Fédération des Cheminots avec son appui, et ce seul fait implique la constatation d'une évolution rapide de cette corporation qui était avant la guerre l'aile droite de la C. G. T.

Préoccupée exclusivement des intérêts corporatifs de ses adhérents, elle ne comptait dans le grand organisme syndical qu'à titre honoraire et son secrétaire général — *Bidegaray* — syndicaliste de défense nationale et d'union sacrée était — avant 1914 — traité en parent pauvre par les leaders qui le soutiennent aujourd'hui. C'est le frère de Jouhaux qui, à un meeting, par dérision pour son nationalisme, lui offrait un sabre de bois. Mais ce sont des brouilles de jeunesse que leur complicité commune dans la guerre devait rapidement effacer.

La Fédération des Cheminots est une force neuve au sein du syndicalisme français dont les effectifs — de même que l'esprit — se sont développés très rapidement au cours de ces dernières années. Forte de 57.000 adhérents en 1910 ses effectifs descendaient à 14.000 à la suite des événements de la même année pour remonter à 23.000 en 1913, 60.000 en 1917, 217.000 en 1918, 235.000 en 1919, et enfin 340.000 au 1<sup>er</sup> mai 1920. La grève dernière lui a fait perdre environ 100.000 membres. Aujourd'hui elle se retrouve malgré l'échec récent du mouvement confédéral au même point que l'année dernière.

(1) *N. de la R.* L'auteur de cette étude est un des principaux organisateurs des Cheminots.

C'est donc à la guerre, à ses conséquences économiques qu'il faut attribuer cette poussée rapide des masses vers le syndicalisme dont la répercussion s'enregistre à la C.G.T. par une augmentation de 1.500.000 membres au cours des 5 dernières années. On peut prétendre que l'opportunisme confédéral a facilité ce recrutement mais cette prétention, peu honorable, qui se paye cher aujourd'hui ne peut s'appliquer qu'aux fédérations de fonctionnaires.

Pour l'ensemble c'est différent et pour les cheminots en particulier, l'esprit révolutionnaire se développe dans la même proportion que les effectifs, prend corps avec la masse et se nourrit au jour le jour de l'audace des capitalistes ; il trouve des interprètes dans une pléiade de militants surgis de tous les réseaux en pleine guerre ; dressés contre la guerre et opposant inlassablement les principes de la lutte des classes — abandonnés par la C.G.T. — à l'opportunité syndicale.

D'année en année la minorité grossit chez les cheminots ; elle ne tarde pas à devenir le cauchemar de la C.G.T. et du gouvernement et triomphe fin avril 1919 avec une forte majorité.

Dès cet instant la Fédération des Cheminots devenait le pivot de toute l'activité confédérale et marquait dans l'histoire du syndicalisme une étape vers son adhésion définitive à la lutte des classes. La grève de mai surgissant quelques jours plus tard devait — par ses conséquences malheureuses — retarder cette évolution tant attendue, faciliter les manœuvres des opportunistes et rétablir à l'aide d'un coup de force Bidegaray au secrétariat général de la Fédération des Cheminots.

Profitant des révocations prononcées en grand nombre, de l'emprisonnement des membres du bureau et des principaux militants de Paris et de province, désavouant leur action en pleine répression, bien qu'elle fut en tout point conforme au mandat qu'ils détenaient du dernier Congrès, les syndicalistes d'union sacrée et de défense nationale ont disqualifié à jamais leur tendance et leur personnalité.

C'est du reste le plus clair des résultats de l'échec du dernier mouvement.

Quant aux causes de l'échec elles sont de plusieurs natures et peuvent ainsi se résumer : *Impréparation des masses confédérales ; Opportunisme des militants confédéraux ; Erreur de tactique.*

On a pu s'étonner d'autre part de l'adhésion des cheminots minoritaires au programme économique confédéral, qui comportait la nationalisation.

On objecte que cette nationalisation n'est qu'une formule démocratique, un programme de composition syndicalo-patronale et qu'à ce titre ce fut une imprudence que d'engager les forces actives du prolétariat dans une lutte qui ne répondait pas aux buts positifs du syndicalisme révolutionnaire.

Le patronat est trop routinier pour ne pas s'opposer aux innovations d'où qu'elles viennent et pour risquer de perdre une parcelle d'autorité dans des concessions telles que celles-là, dans une régénérescence de l'organisation économique où le prolétariat risquait d'avoir sa part de contrôle. La lutte devait s'engager sur ce terrain avec autant d'acuité que s'il s'était agi d'un mouvement révolutionnaire ; elle devait suffire — pensions-nous — à rompre les ponts entre le capital et le syndicalisme même en cas d'échec, et considéré sous cet angle l'échec possible était encore une victoire.

Au cas où le syndicalisme triomphait, c'était le prestige d'une forme nouvelle d'organisation qui s'affirmait, et devait s'imposer d'un jour à l'autre sur les ruines de notre vieille société.

Désireux toutefois de ne pas être liés à un programme de conservation sociale qui pouvait aboutir partiellement, désireux de ne pas collaborer au replâtrage du capitalisme, ils n'acceptaient la nationalisation qu'autant qu'elle contenait en elle les réserves de l'avenir, c'est-à-dire des possibilités révolutionnaires.

Les cheminots auraient-ils été mieux inspirés en continuant leur travail d'éducation générale, en entamant — par

leur influence — le bloc confédéral et en ajournant cette collaboration dans l'action jusqu'au jour où les événements aidant, le syndicalisme aurait fait table rase de son passé de guerre et de ses chefs. C'est fort possible, mais ils n'en avaient pas la latitude. Placés — par les circonstances — dans l'alternative de capituler devant Millerand ou d'agir pour le prolétariat tout entier, c'est cette dernière solution qu'ils ont choisie.

Leur confiance dans l'honnêteté des dirigeants confédéraux les a conduits dans cette impasse ; cet exemple leur sera profitable. Les masses confédérales mal préparées à l'action extra-corporative, saturées de formules démocratiques empruntées au radicalisme, les masses trompées, trahies et mal dirigées n'ont pas donné dans cette action toute la force qu'on pouvait en attendre.

Dérobade ou préméditation ? les majoritaires en rejettent la responsabilité sur le compte des extrémistes, les accusant d'avoir voulu « déclencher la révolution » et donnent des armes à la répression gouvernementale. A la lueur de ces événements les syndicalistes de guerre se découvrent sous leur véritable jour ; tous, ils se rencontrent avec des méthodes semblables : Scheidemann et Jouhaux sont les hommes d'une époque et d'une politique qui ne peut pas être celle du syndicalisme sinon du syndicalisme consacré par Washington et prêt à briser entre les mains de la classe ouvrière son arme de libération.

La grande grève de mai mérite sa place dans l'histoire du mouvement international ; elle est le premier réveil de la conscience prolétarienne depuis 1914. Ses répercussions se feront sentir suffisamment pour que le syndicalisme révolutionnaire — momentanément réduit à l'impuissance — se relève à brève échéance.

Cette grève de 20 jours a montré la capacité de résistance de la masse, lorsqu'elle est tenue en haleine devant le grand problème social ; elle nous a révélé le sentiment de profonde solidarité qui l'anime ; elle a prouvé qu'elle méritait beaucoup mieux que le jugement coutumier que ses chefs portent sur

elle et qui ne sert qu'à couvrir leur caractère fonctionnariste, et leur esprit conservateur. Enfin, elle fut le premier pas du prolétariat français vers l'action internationale révolutionnaire, et le prolétariat français ne s'arrêtera pas en si bon chemin.

Jean BRECOT.

## L'Administration de la Russie communiste

### I. — La composition des grands comités et des directions générales collectives du Grand Conseil de l'Economie Nationale.

D'après les données d'une enquête toute récente, les 53 grands comités et directions générales collectives du Grand Conseil de l'Economie Nationale comptent 232 membres, dont la répartition numérique et professionnelle se présente sous l'aspect suivant :

Nombre des adm-tions	Nombre des membres	Ouvriers		Ingénieurs		Directeurs		Employés		Autres fonct-res	
		N	%	N	%	N	%	N	%	N	%
53	232	83	36	79	34	1	0,4	50	22	19	8

Il ressort du tableau ci-dessus que les 232 membres de toutes les administrations collectives ne comptent qu'un seul ex-directeur. Le groupe le plus important est représenté par les ouvriers, notamment 83 hommes, soit 36 % du nom-

(1) N. de la R. — Les statistiques qui suivent nous sont communiquées par le Bureau de l'Internationale Communiste à Pétrograd.

bre total. Mais à la rigueur, l'élément prolétarien que l'on voit dans les administrations collectives est beaucoup plus nombreux, parce que la rubrique des employés, qui accuse 50 hommes, ou 22 %, comprend des comptables, des teneurs de livres, etc., que l'on classait toujours, même sous le régime capitaliste, parmi les prolétaires. Les ingénieurs sont au nombre de 79, ou 32 %, et enfin les autres fonctionnaires et employés comptent 19 hommes, ou 8 %, dont des gens de lettres, des avocats et plusieurs membres de partis politiques.

Si nous analysons les chiffres ci-dessus au point de vue de la composition professionnelle des membres des administrations collectives, nous constaterons que le prolétariat y joue un rôle prédominant. Ce fait nous apparaîtra avec plus de clarté encore si nous examinons les membres des administrations collectives au point de vue de leur composition politique. Cette dernière est comme suit :

Communistes .....	150 ou 50 %
Sans parti .....	105 ou 45 %
Autres partis (menchéviks)	12 ou 5 %

Nous voyons aussi que les ingénieurs et les employés figurent en nombre important parmi les communistes. D'un autre côté, les sans-parti comptent bien des membres qui sympathisent avec la doctrine bolchéviste. En somme, la composition politique des grands comités et des directions générales est de nature à assurer un rôle prépondérant au parti communiste russe.

Examinons la composition numérique des administrations collectives. Le tableau ci-dessous montre que dans 80 o/o des grands comités et des directions générales, c'est-à-dire dans 45 sur 53, le total des membres de chaque administration collective ne dépasse point 4 ou 5 hommes ; en moyenne, chaque grand comité ou direction générale ne compte que 4 gérants, et seules les administrations très importantes, telles que la direction générale de la production

textile et autres, comptent de 5 à 10 administrateurs. Voici le tableau en question :

1 gérant	2-3 gérants	4-5 gérants	5-7 gérants	7-10 gérants
3-6 %	18-34 %	22-42 %	7-13 %	3-6 %

Le bureau du Grand Conseil de l'Economie Nationale, ainsi que les syndicats ouvriers, surveillent attentivement et strictement la composition des administrations collectives. Tout grand comité et toute direction générale sont approuvés par le bureau du Grand Conseil de l'Economie Nationale, d'accord avec le bureau du syndicat ouvrier conforme. Tous les membres des administrations collectives ont chacun leurs fonctions spéciales et assument toutes les responsabilités des tâches qui leur incombent.

## II. — L'Economie Nationale Collectiviste.

Au 1<sup>er</sup> novembre 1919, les nombres des communes enregistrées par l'Etat s'élevait à 1921 (1) ; elles comptaient, à cette date, 100,037 consommateurs ; le nombre des associations rurales et des autres organisations était de 4,445, avec 320,367 consommateurs.

Ces temps derniers, l'on constate un peu partout une attitude très bienveillante à l'égard des communes de la part de la population du pays et tout particulièrement de la part des habitants des régions où les organisations collectivistes ont donné des preuves de leur vitalité.

C'est ainsi, par exemple, que dans la province de Penza les paysans d'une commune rurale ont fourni 150 chevaux pour transporter du bois de construction. On mande également de nombreuses régions que les communistes y sont élus

(1) N. de la R. — Il s'agit des campagnes.

présidents de comités exécutifs et que généralement les paysans les préfèrent aux postes officiels, parce que les communistes, disent-ils, sont justes et impartiaux.

Dans la province de Kalouga (district de Taroussy), les communistes ont organisé une maison d'éducation que fréquentent volontiers non seulement leurs propres enfants, mais aussi ceux des paysans locaux. Dans la province de la Dvina du Nord, la population témoigne de grands égards aux communes depuis que celles-ci lui fournissent toutes sortes de machines et d'outils agricoles. Il y a des communes qui ont aménagé, rien qu'avec leurs propres ressources et leurs moyens très restreints, des ateliers et de petites fabriques et usines qui desservent la population locale et établissent peu à peu des relations amicales entre les habitants des villages et des communes.

Au cours de l'année écoulée, c'étaient principalement les éléments prolétariens des villes et de la campagne qui composaient la population des organisations collectivistes. Les habitants aisés évitaient ces dernières ne pouvant encore se défaire du sentiment de propriété et n'ayant pas de ferme assurée que le régime soviétique est un fait accompli en Russie ; aussi, préféraient-ils ne travailler, ne fût-ce que très modestement, à leurs risques et périls.

Le tableau ci-dessous, quoique très incomplet et ne se rapportant qu'aux deux tiers de la Russie, montre l'état des organisations collectivistes au 1<sup>er</sup> janvier 1920 ; il appert de ce tableau que le mouvement collectiviste, loin de s'arrêter dans son développement, croît avec beaucoup d'intensité.

Provinces	Nombre des organisations collectivistes	Nombre des consommateurs et des organisations collectivistes	Superficie des terrains appartenant aux organisations collectivistes
Astrakhan .....	—	—	—
Arkhangel .....	3	234	113
Vitebsk .....	186	6.953	16.437
Vladimir .....	159	15.119	3.854
Vologda .....	108	7.888	8.565,5
Voronège .....	51	—	—
Viatka .....	162	9.191	5.744,51
Gomel .....	270	17.445	26.157
Ivanovo-Voznessensk .....	236	22.394	5.571
Kazan .....	—	—	—
Kalouga .....	372	16.121	17.533
Kostroma .....	470	22.234	42.643
Koursk .....	—	—	—
Moscou .....	—	—	—
Nijni-Novgorod .....	141	15.073	—
Novgorod .....	—	—	—
Olonetz .....	55	1.740	—
Orel .....	414	29.184	38.774
Penza .....	—	—	—
Pétrograd .....	228	7.684	25.883
Perm .....	29	1.629	4.216
Pskoff .....	—	—	—
Riazan .....	87	11.811	56.777
Samara .....	—	—	—
Saratoff .....	198	18.656	35.061
Dvina du Nord .....	94	5.105	—
Simbirsk .....	48	2.765	2.926
Smolensk .....	754	33.449	46.711,5
Tamboff .....	235	22.836	16.062
Tver .....	330	12.082	29.945
Toula .....	113	10.436	6.563
Tcherepovets .....	186	11.025	13.719
Yaroslaïf .....	217	10.522	7.585



### III. — Les travailleurs actifs (1)

#### des Syndicats d'Industrie productrice de Pétrograd.

En septembre 1919, le Comité exécutif du bureau des syndicats d'industrie productrice de Pétrograd chargea la section centrale des statistiques d'enregistrer tous les travailleurs actifs de ces syndicats. Cet enregistrement avait pour but de mettre au clair la composition professionnelle de ces syndicats et le chiffre exact de leurs membres. Le comité exécutif expliqua, en même temps, sa façon de comprendre les mots « travailleurs actifs » : c'étaient, d'après lui : 1) les membres des bureaux de ces syndicats ; 2) toutes les personnes cooptées par les bureaux des syndicats et chargées de travaux responsables aux administrations centrales des syndicats et 3) tous les membres des comités d'usines et de fabriques.

L'enregistrement frappa, tout d'abord, les travailleurs des administrations centrales et régionales et produisit un total de 564 hommes qui se répartissent comme suit :

	Nombre des travailleurs actifs	Nombre des membres de syndicats tombant sur un travailleur actif.
Syndicats d'industrie mécanique.....	222	579
Syndicats de transports.....	69	985
Syndicats d'industrie productrice.....	23	1628
Syndicats de main-d'œuvre physique..	114	421
Syndicats de travailleurs intellectuels..	136	578

La plupart des travailleurs enregistrés ont été élus — 90,7 o/o ; 4,8 o/o ont été cooptés par les bureaux des syndicats, 0,6 o/o nommés ou désignés par le parti et 3,9 o/o engagés pour un travail régulier.

(1) N. de la R. — Nous disons : les fonctionnaires.

Quelle est la physionomie sociale des travailleurs actifs des syndicats ?

La plupart sont des ouvriers d'usines et de fabriques (39 o/o) ou bien des travailleurs intellectuels (37,5 o/o). Les uns et les autres travaillent non seulement pour leurs syndicats, mais aussi pour d'autres organisations professionnelles.

Voici un tableau représentant, en chiffres du pour-cent, les travailleurs actifs selon leurs professions respectives :

	Syndicats d'industrie mécanique	Syndicats de transports	Syndicats d'industrie productrice	Syndicats de main-d'œuvre physique	Syndicats de travailleurs intellectuels	Mancuvres
Premier groupe	79,7	0,5	—	—	19,8	—
Deuxième —	20,9	49,2	—	—	29,9	—
Troisième —	17,4	—	30,5	4,3	43,5	4,3
Quatrième —	20,1	5,5	0,9	53,4	48,3	1,8
Cinquième —	9,4	—	0,8	2,3	84,4	3,1
Dans tous les syndicats	39,8	7,7	1,8	11,9	37,5	1,3

La première place appartient naturellement aux ouvriers métallurgistes qui font à eux seuls 15,6 o/o ; viennent ensuite le premier groupe de travailleurs actifs — 22,8 o/o, le deuxième — 13,4 o/o, le troisième — 8,7 o/o, le quatrième — 12,8 o/o et le cinquième — 9,4 o/o (1).

(1) Le premier groupe comprend les ouvriers métallurgistes, les ouvriers en menuiserie, les ouvriers textiles, les tailleurs, les ouvriers de papeteries et de verreries, les ouvriers de fabriques de produits alimentaires, les ouvriers de fabriques de tabac, les tanneurs, les chimistes, les ouvriers typographes et les charpentiers ; le deuxième groupe est composé de cheminots, d'ouvriers du transport fluvial, de charretiers et de chauffeurs d'automobiles ; le troisième groupe est formé de pêcheurs, de forestiers et d'ouvriers agricoles ; le quatrième groupe se compose de coiffeurs, de blanchisseuses, d'ouvriers domestiques, de pompiers, de miliciens et d'ouvriers municipaux ; le cinquième groupe est représenté par les employés de banques, les comptables et garçons de bureaux, les pharmaciens et droguistes, les employés des postes et télégraphes et les artistes de théâtres.

Les femmes ne figurent parmi les travailleurs actifs qu'en nombre très modeste — 15 o/o ; elles sont plus nombreuses au premier groupe — 20 o/o et ne comptent que 4 o/o au deuxième le troisième groupe en compte 90 o/o, le quatrième 14 o/o et le cinquième — 11 o/o. Les syndicats de travailleurs intellectuels comptent beaucoup moins de femmes que les syndicats d'industrie mécanique et même ceux de la main-d'œuvre physique.

L'âge moyen des travailleurs actifs des deux sexes est de 34,1 ans et pour les hommes seulement — 35,3 ans. Ce chiffre se maintient presque dans tous les groupes des syndicats.

Tous les travailleurs responsables des syndicats, sauf deux, savent lire et écrire. Le tableau qui suit représente, en chiffres du pour-cent, les divers degrés de l'instruction des travailleurs actifs.

	Instruction inférieure	Elèves d'écoles moyennes	Elèves diplômés de ces écoles	Etudiants d'universités	Diplômés
Premier groupe..	83,6	10,8	7,2	5,6	4,1
Deuxième — ..	76,1	14,3	4,8	9,5	7,9
Troisième — ..	57,1	—	—	42,9	38,1
Quatrième — ..	90,7	9,3	2,8	—	—
Cinquième — ..	37,5	34,1	22,7	28,1	21,8
Dans tous les syndicats....	71,6	16,4	9,5	12,0	9,5

La dernière place, au point de vue de l'instruction, appartient au quatrième groupe de travailleurs de la main-d'œuvre physique et la première est naturellement au cinquième. Les travailleurs actifs des syndicats de transports sont plus instruits que ceux des syndicats d'industrie productrice.

21,5 o/o de tous les travailleurs actifs ont fait leurs études

aux gymnases et 10 o/o aux universités. Si l'on omet les syndicats de travailleurs intellectuels, qui comptent naturellement bien des personnes ayant des diplômes d'universités, les quatre groupes qui restent accusent 5 o/o de personnes avec instruction supérieure et 11 o/o avec instruction moyenne.

Jetons maintenant un coup d'œil sur la durée du séjour des travailleurs actifs dans leurs syndicats respectifs. Le tableau ci-dessous, toujours en chiffres du pour-cent, en donne une idée assez nette.

Se sont inscrits aux syndicats :

	Avant 1905	Avant février 1917	Entre février et octobre 1917	Entre novembre 1917 et octobre 1918	Après le mois d'octobre 1918
Premier groupe..	4,5	26,8	49,0	11,6	5,6
Deuxième — ..	—	27,1	49,2	22,2	1,6
Troisième — ..	—	9,1	40,9	27,3	22,7
Quatrième — ..	—	14,7	56,9	19,3	9,2
Cinquième — ..	—	10,9	62,5	7,8	18,8
Dans tous les syndicats....	1,7	19,7	53,7	15,4	9,6

Il ressort de ce tableau que 20 o/o seulement de tous les travailleurs actifs faisaient partie des syndicats avant la révolution. Les membres les plus anciens de syndicats appartiennent au premier groupe de travailleurs. On y voit les patriarches des syndicats russes — 4,5 o/o et tous sont devenus membres de syndicats avant 1915. Les syndicats de travailleurs de transports détiennent la deuxième place, avec leurs 27 o/o de travailleurs entrés aux syndicats avant la révolution de février. La dernière place appartient aux syndicats d'industrie productrice et de travailleurs intellectuels.

Le tableau suivant montre, en chiffre du pour-cent, le nombre des travailleurs, membres (plus ou moins anciens) de partis socialistes.

*Travailleurs actifs — membres de partis socialistes*

	Avant la révolution	Depuis février jusqu'à octobre 1917	Après le mois d'octobre 1917
Premier groupe .....	13,8	9,7	38,3
Deuxième — .....	19,1	6,3	36,5
Troisième — .....	4,3	4,3	26,2
Quatrième — .....	6,4	6,4	38,5
Cinquième — .....	9,4	11,7	32,0
Dans tous les syndicats....	11,4	8,9	36,0

Il appert de ce tableau que les partis politiques ne comptent, à l'heure présente, dans leurs rangs que la moitié de tous les travailleurs actifs syndicalisés. Il va de soi que la plus grande partie de cette moitié sont des communistes (55,8). La plupart de ces travailleurs ne sont entrés dans leurs partis respectifs qu'après la révolution d'octobre, et ceux qui sont devenus membres de partis avant la révolution ne font que 11,4 o/o.

Comment les travailleurs actifs se répartissent-ils au point de vue des travaux qu'ils remplissent et quelle est leur expérience professionnelle et technique ?

75 o/o de tous les travailleurs enregistrés siègent aux conseils d'administration ; 15,4 o/o de ces administrateurs comptent plus de douze mois de service et 84,6 o/o — moins de douze mois ; la durée moyenne du service est de 6,6 mois. Les membres des conseils d'administration se suivent rapidement à leurs postes, et ce roulement quelque peu agité s'explique par le fait que tout membre, dès le moment qu'il

acquiert un peu d'expérience professionnelle ou technique, est envoyé aussitôt sur le front ou passe dans une administration gouvernementale quelconque.

Voici comment les travailleurs actifs des syndicats se répartissent au point de vue du travail qu'ils y font :

	Nombre de travailleurs occupés en o/o	Travaillent		Durée moyenne du travail interrompu (en o/o)
		plus de 12 mois	moins de 12 mois	
		en o/o		
Travaux d'organisation .....	34,7	14,7	85,9	7,7
Tarifs et salaires .....	9,4	9,8	90,2	4,3
Membres de chambres arbitrales	8,1	4,4	95,6	3,2
Instruction publique .....	7,6	2,4	97,6	3,6
Répartition de la force ouvrière	0,9	—	100,0	5,0
Autres travaux .....	14,0	1,3	98,7	3,8

Tous les travailleurs actifs n'ont pas leurs occupations aux syndicats mêmes ; les travailleurs de cette sorte ne sont qu'un nombre de 34,3, soit 64,4 o/o. Les autres sont membres de conseils d'administration ou font partie de diverses organisations gouvernementales ou publiques où ils ont été envoyés par les syndicats.

La plupart des travailleurs actifs se consacrent aux travaux d'organisation. Il paraît aussi que leur roulement est moins intense, parce que la durée de leur travail, comme l'accuse le tableau ci-dessus, est plus longue que dans les autres groupes. Il arrive assez souvent qu'un travailleur actif s'acquitte de deux et même de trois fonctions à la fois ; en moyenne, tout travailleur actif syndicalisé a 1,2 o/o de fonctions combinées.

Le roulement rapide des travailleurs responsables influence naturellement d'une façon défavorable la vie professionnelle des syndicats, et d'autant plus que les forces qui viennent remplacer les travailleurs sortants n'ont que très peu d'expé-

rience professionnelle ; c'est ainsi, par exemple, que 49,6 o/o de tous ces remplaçants, enregistrés par les syndicats, se sont mis au travail sans aucune préparation professionnelle préalable. Le nombre des remplaçants ayant un stage professionnel plus ou moins considérable ne dépasse pas 8,1 o/o ; tous ont travaillé avant la révolution et chacun d'eux compte, en moyenne, 9,6 mois de travail préparatoire.

En somme, les travailleurs actifs n'ont, dans la plupart des cas, que le minimum d'expérience professionnelle. Ils se voient dans la nécessité d'étudier leurs fonctions pendant le travail même qu'ils remplissent aux syndicats ou ailleurs. Mais en retour, ces fonctions et, par conséquent, la pratique qu'elles fournissent, sont très variées et nombreuses. Outre toute sortes de travaux exécutés aux syndicats et dans le parti, 47 o/o des travailleurs actifs occupaient ou occupent toujours divers postes administratifs, et même plusieurs simultanément. La durée moyenne d'un travail combiné de cette nature s'élève à 13,4 mois pour chaque travailleur.

L'expérience professionnelle et technique des travailleurs actifs n'est pas égale ; elle est la plus grande chez les travailleurs de l'industrie mécanique ; viennent ensuite les travailleurs de transports et les travailleurs intellectuels ; la dernière place appartient aux syndicats d'industrie productrice et à ceux de la main-d'œuvre physique.

Voici, en mois, la durée moyenne du travail des travailleurs actifs enregistrés.

	Ont travaillé aux synd cats	Ont travaillé dans le parti	Ont travaillé aux administra- tions d'Etat
Premier groupe .....	17,9	8,1	5,4
Deuxième — .....	13,9	3,6	4,3
Troisième — .....	7,7	1,0	14,6
Quatrième — .....	7,4	1,5	3,6
Cinquième — .....	13,1	3,7	6,9
Dans tous les syndicats..	13,7	4,8	5,8

#### IV. — La composition des Conseils d'administration des fabriques et usines de Pétrograd.

Depuis le dernier congrès général des comités d'économie nationale, la question de la forme que doit revêtir l'administration des entreprises industrielles est toujours vivement débattue dans les milieux qui prennent intérêt au rétablissement de l'industrie russe. Le bureau de statistique central de Pétrograd a fait une enquête relative aux modes d'administration les plus fréquents dans les fabriques et usines de Pétrograd et à la composition de leurs conseils d'administration au 1<sup>er</sup> mars 1920. L'enquête a porté sur 260 entreprises, comptant, en tout, 81.060 ouvriers. Comme le bureau de statistiques de Pétrograd fixait à 205 le nombre des entreprises de la ville et à 87.578 celui de leurs ouvriers, au moment du commencement de l'enquête, celle-ci enregistra donc plus de 90 o/o de toutes les entreprises de Pétrograd. (Les 205 entreprises susmentionnées comptaient chacune 50 ouvriers, au moins, au 1<sup>er</sup> janvier 1919).

Sur les 260 entreprises sus-indiquées, 134, soit 51,5 o/o, sont administrées par un seul directeur ; elles comptent 27.639 ouvriers, soit 34,1 o/o du chiffre total susmentionné. Dans quelques-unes de ces entreprises, dont le mode d'administration n'a pas changé depuis la révolution, leurs anciens propriétaires restent encore à leurs places et travaillent de concert avec les comités ouvriers.

Voici un tableau qui met au clair le rapport entre les deux genres d'administration aux fabriques et usines de Pétrograd.

Nombre des entreprises

Nombre des ouvriers	administration individuelle		administration collective		En tout	
	Chiffres absolus.	En o/o	Chiffres absolus.	En o/o	Chiffres absolus.	En o/o
50 hommes, au moins..	35	64,8	19	35,2	54	100
De 51 à 200 hommes..	73	60,3	48	39,7	111	100
Au-dessus de 200 hom..	26	30,6	50	69,4	85	100
Total ....	134	51,5	126	48,5	260	100

L'administration individuelle est très fréquente dans les entreprises de moindre importance ; elle y est de 64,8 o/o, alors que pour les entreprises un peu plus vastes elle descend successivement jusqu'à 60,8 o/o et plus bas jusqu'à 30 o/o pour les entreprises très importantes. Parmi les petites entreprises figurent, dans la plupart des cas, celles qui se trouvent toujours entre les mains de leurs anciens propriétaires ou qui sont dirigées par ceux-ci à titre de gérants. Les entreprises les plus importantes présentent des groupes plus intéressants que les autres. Depuis quand et comment telle ou telle autre forme d'administration y fut-elle adoptée ? Le tableau ci-dessous met au clair cette question.

La forme d'administration actuelle y fut introduite :

Nombre des ouvriers de l'entreprise.	Avant la révolution d'octobre			Depuis octobre 1917, au 1 <sup>er</sup> janvier 1919			A partir du 1 <sup>er</sup> janvier 1919		
	Admin. indiv.	Admin. collect.	en tout	Admin. indiv.	Admin. collect.	en tout	Admin. indiv.	Admin. collect.	en tout
50 hommes.	53,3	46,7	100,0	46,7	33,3	100,0	57,9	42,1	100,0
De 51 à 200 hommes..	67,4	32,6	100,0	55,6	44,4	100,0	64,4	35,6	100,0
Au-dessus de 200 hommes	33,3	66,7	100,0	16,0	84,0	100,0	31,0	69,0	100,0
Total...	55,2	44,8	100,0	39,0	61,0	100,0	52,7	47,3	100,0

De toutes les entreprises qui gardent, dès la première période, la même forme d'administration, sans la changer, la plupart (55,2 o/o) sont dirigées par un seul directeur et 44,8 o/o ont adopté la forme d'administration collective. Après la révolution d'octobre, l'expropriation des fabriques et usines ayant atteint naturellement son apogée, la plupart des entreprises (61 o/o) ont adopté le mode d'administration collective. Mais la dernière période accuse une réaction : la plupart des entreprises qui ont changé, à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1919, pour la dernière fois, de forme d'administration,

l'ont fait en faveur d'une administration individuelle et non pas collective ; c'est ainsi, par exemple, que 52,7 o/o de toutes les entreprises ayant changé de mode d'administration pendant les 14 mois derniers, ont adopté définitivement l'administration personnelle.

Ce revirement, qui se produit pendant la révolution, présente un intérêt particulier quand on le met en rapport avec les proportions des entreprises.

Dans les entreprises petites et moyennes le tableau est très clair : elles ne changent point leur mode d'administration, s'il est individuel ; les petites entreprises ont maintenu leur administration individuelle, depuis la première période, dans 53,3 o/o de tous les cas ; depuis la deuxième période — dans 66,7 o/o de tous les cas et depuis la troisième période — dans 57,9 o/o de tous les cas. De même, les entreprises moyennes ont gardé, depuis la première période la forme d'administration individuelle dans 67,4 o/o de tous les cas ; depuis la deuxième période — en 55,6 o/o et depuis la troisième période — en 64,4 o/o de tous les cas. Le tableau est tout autre pour les grandes entreprises : elles passent de l'administration collective à l'administration individuelle avec beaucoup plus de lenteur, mais ici encore les chiffres du pour-cent pour l'administration individuelle vont en augmentant et accusent 16 o/o pour la deuxième période et 31 o/o — pour la dernière.

Il appert avec évidence de toutes ces données numériques que la forme d'administration individuelle gagne sans cesse du terrain et que l'administration collective n'est pas une forme vitale même dans les entreprises les plus vastes, malgré une résistance plus grande de leurs masses ouvrières qui ne cèdent, en fin de compte, qu'à la nécessité pratique.

Il va de soi que depuis la révolution les entreprises ont subi de fortes modifications, non seulement dans les formes de leur administration, mais aussi dans le caractère et dans les proportions de leur production. Dans la plupart des cas, le nombre des ouvriers se réduisit sensiblement presque partout et au lieu de 239.356 hommes et femmes, occupés

aux fabriques et usines au commencement de la révolution, l'on ne compte, en ce moment, que 81,069 ouvriers et ouvrières enregistrés. Le chiffre moyen d'ouvriers pour une seule entreprise est actuellement de 312,8, alors qu'il était de 920,6 avant la révolution. La différence est donc énorme. Voyons maintenant quelles sont les entreprises qui ont été les plus fortement éprouvées : celles avec une administration collective ou celles ayant adopté une administration individuelle ?

Voici quelques chiffres :

*Entreprises ayant adopté une administration collective*

Nombre des ouvriers	Nombre moyen d'ouvriers pour chaque entreprise		
	Avant la révolution	Au 1 <sup>er</sup> mars 1920	Réduction
50 hommes.....	119,7	41,4	2,9 fois
De 51 à 200 hommes.....	346,7	117,0	2,9 »
Au-dessus de 200 hommes...	2.451,4	797,6	3,1 »
Total.....	972,3	345,2	3,8 fois

*Entreprises ayant adopté une administration individuelle*

Nombre des ouvriers	Nombre moyen d'ouvriers pour chaque entreprise		
	Avant la révolution	Au 1 <sup>er</sup> mars 1920	Réduction
50 hommes.....	86,7	29,0	2,9 fois
De 51 à 200 hommes.....	396,5	103,0	3,8 »
Au-dessus de 200 hommes...	1.691,0	734,1	2,3 »
Total.....	573,3	206,8	2,8 fois

Il en appert que les deux groupes d'entreprises, tant avec une administration collective qu'avec une administration individuelle, ont subi, tous les deux, de fortes réductions. Mais l'on voit nettement, des deux tableaux ci-dessus, que les entreprises ayant souffert le plus sont celles où la forme d'administration collective reste maintenue : la désorganisation de leur production les a forcées à réduire cette dernière de 5 fois (3,8), alors que les entreprises avec administration individuelle n'ont réduit le nombre de leurs ouvriers que de 3 fois (2,8). Enfin, si nous analysons chaque groupe d'entreprises à part, nous constaterons sans peine que les fabriques et usines avec administration collective les plus éprouvées sont précisément celles qui s'opposent opiniâtement à l'admission d'une administration personnelle, c'est-à-dire les entreprises les plus vastes.

Voyons maintenant quels sont l'état social, les professions et les spécialités des membres des Conseils d'administration.

Dans tous les cas, quelle que soit l'administration, individuelle ou collective, ce ne sont pas les ouvriers qui en font la majorité ; les chiffres du pour-cent pour ceux-ci sont de 48,7, pour les entreprises gérées collectivement, et de 38,6, pour les entreprises gérées individuellement. En même temps, si dans les entreprises à gérance collective ce pourcentage varie irrégulièrement d'un groupe d'entreprises à un autre, au point de vue de leur importance, dans les entreprises à gérance individuelle, ces chiffres du pour-cent augmentent, quoique lentement, mais avec persistance, dans le sens d'une participation de plus en plus grande à la gérance de ces entreprises de la masse de spécialistes, de techniciens, d'employés et généralement d'administrateurs. Et cette augmentation varie dans les proportions de 51,3 à 71,4 pour-cent.

Les membres des Conseils d'administration appartiennent aux professions et spécialités les plus différentes. Mais, sous ce rapport, les données reçues pendant l'enquête n'ont trait qu'aux personnes qui se trouvaient à cette date à Pétrograd

(372 hommes, en tout). Les ouvriers métallurgistes présentent le groupe le plus important : 27 serruriers et 6 tourneurs ; les ouvriers typographes sont au nombre de 16 ; on compte aussi 13 boulangers, 10 tailleurs, etc... Quant aux employés, c'est le groupe d'ingénieurs qui est le plus nombreux — 73 hommes ; viennent ensuite les techniciens — 20, les mécaniciens — 12, les teneurs de livres — 13, les comptables — 11, etc. Mais l'on voit aussi aux Conseils d'administration des personnes dont les professions antérieures n'ont rien à faire avec l'industrie, tels que : un avocat, un homme de lettres, un ancien officier, deux instituteurs, deux marchands et autres. L'on ne sait trop, pourquoi ces gens-là se trouvent-ils à la tête d'entreprises de Pétrograd.

Les femmes sont peu nombreuses aux Conseils d'administration ; des 570 membres qui les forment, elles ne comptent que 34. Avec cela, les femmes sont en nombre un peu plus grand dans les entreprises à gérance collective (7,1 o/o) que dans celles qui sont dirigées individuellement (2,3 o/o).

La question de l'attitude qu'adoptent les foyers communistes, qui se sont formés dans les fabriques et usines, à l'égard de telle ou autre forme d'administration est non

Nombre des ouvriers	Forme d'administration.	Entreprises que possèdent des foyers communistes (en o/o)	Chiffre moyen de membres de chaque foyer communiste
0 hommes .....	Individuelle	17,1	7,3
	Collective ..	22,2	13,3
De 51 à 200 hommes....	Individuelle	65,8	10,9
	Collective ..	56,3	10,1
Au-dessus de 200 hommes	Individuelle	88,0	37,4
	Collective ..	98,3	39,0
En tout....	Individuelle	57,1	18,3
	Collective ..	70,4	29,5

moins intéressante, parce que la tâche principale de l'organisation et du développement de la production des entreprises incombe précisément à ces foyers communistes. Si l'on met en rapport, à cet effet, divers groupes d'entreprises, l'on a le tableau qui suit : (Page 522)

Il ressort de ces données que le nombre des foyers communistes dans les fabriques et usines dépend des proportions de l'entreprise : il augmente successivement tant pour les entreprises à gérance individuelle (17,1 o/o) — 65,8 o/o — 88,0 o/o) que pour celles à gérance collective (22,2 o/o — 54,3 o/o — 98,3 o/o) et grossit en allant proportionnellement des entreprises moins importantes aux plus grandes. Le fait s'explique d'ailleurs sans peine : dans les grandes usines et fabriques, les masses ouvrières sont toujours plus organisées que dans les petites où elles se désagrègent peu à peu. De même, la force, le rôle et l'importance numérique des foyers communistes vont en augmentant des petites entreprises aux grandes. Mais ce qui est à noter tout particulièrement, c'est la dépendance que l'on observe entre le nombre et l'importance des foyers communistes et la forme d'administration des entreprises où ils fonctionnent : parmi celles-ci, les fabriques et usines gérées individuellement accusent 57,1 o/o de foyers communistes, alors que ce chiffre se trouve porté à 70,4 o/o pour les entreprises à gérance collective. Avec cela,

Nombre des ouvriers	Administration individuelle		Administration collective	
	Entreprise ayant organisé des travaux non salariés en 1919 (o/o)	Entreprises possédant des foyers communistes (en o/o)	Entreprises ayant organisé des travaux non salariés en 1919, en o/o	Entreprises possédant des foyers communistes en o/o
50 hommes .....	21,4	65,8	18,2	22,2
De 51 à 200 homm.	19,7	88,0	34,1	54,3
Au-dessus de 200 h.	37,5	17,1	46,0	98,3
Total.....	23,7	57,1	38,2	70,4

l'administration individuelle des entreprises réduit aussi l'importance numérique des foyers communistes (18,3 membres contre 29,5 dans les entreprises à gérance collective).

Pour se faire une idée du rôle des foyers communistes dans l'organisation de la production, il suffit de jeter un coup d'œil sur le tableau des travaux non salariés (samedis et dimanches ouvriers) dans les fabriques et usines avec et sans foyers communistes. (Voir tableau page 523)

L'intensité du travail que l'on fait pendant ces samedis et dimanches ouvriers non salariés va en augmentant des petites entreprises aux plus grandes et coïncide, sous ce rapport (sauf une seule exception), avec la croissance numérique des foyers communistes.

#### V. — La composition du Soviet de Pétrograd du premier semestre de 1920.

Le nombre total des membres du Soviet, élus dans tous les quartiers de la ville, y compris les représentants du Comité de Pétrograd du parti communiste (18 camarades), s'élève à 1924. Leur aspect professionnel est comme suit :

Communistes .....	1.431
Candidats .....	17
Sympathisants .....	55
Sans-parti .....	402
Socialistes-révolutionnaires menchéviks.....	10
Maximalistes de la gauche.....	1
Socialistes-révolutionnaires de la gauche...	1
Anarchistes syndicalistes.....	2
Anarchistes .....	1
Membre du parti du travail.....	1
Membre du parti « Bund ».....	1
Socialistes-démocrates .....	2

Voici le stage politique de la majorité communiste du Soviet de Pétrograd. Se sont inscrits au parti : en

1896 — 1 camarade, 1897 — 1 cam., 1900 — 1 cam.,

1901 — 3 cam., 1902 — 6 cam., 1903 — 12 cam., 1904 — 7 cam., 1905 — 17 cam., 1906 — 3 cam., 1907 — 3 cam., 1908 — 4 cam., 1909 — 6 cam., 1910 — 2 cam., 1911 — 1 cam., 1912 — 6 cam., 1913 — 9 cam., 1914 — 10 cam., 1915 — 6 cam., 1916 — 1 cam., 1917 — 220 cam., 1920 — 300 cam., 1919 — 480 cam. et 1920 — 10 cam. Les autres camarades (et ils sont plus de 300) n'ont pas indiqué, sur leur feuille d'enquête, leur stage politique.

Les années révolutionnaires de 1917, 1918, 1919 et 1920 ont rapporté à notre parti le plus grand nombre de communistes, élus membres de communistes, élus membres du Soviet de Pétrograd. C'est un fait qui donne à réfléchir. Notre parti gagnait donc en force et en influence précisément aux jours les plus durs de notre vie politique, quand nous étions cernés et tracassés par nos ennemis et forcés à combattre la désorganisation de l'économie nationale et du transport, la faim, le froid et les épidémies que nous a légués le régime bourgeois.

Le tableau ci-dessous indique les professions et les spécialités des membres du Soviet de Pétrograd :

1. Mathématicien .....	1
2. Instituteurs .....	22
3. Médecins .....	13
4. Aide-chirurgiens .....	22
5. Sœurs de charité.....	6
6. Journalistes .....	11
7. Avocats .....	5
8. Musiciens .....	8
9. Elèves et étudiants.....	11
10. Chefs de bureaux.....	3
11. Statisticien .....	1
12. Teneurs de livres.....	29
13. Employés au télégraphe.....	20
14. Employés au téléphone.....	4
15. Monteurs électriciens.....	50
16. Sténographes-dactylographes .....	3



17.	Dessinateurs de plans.....	12
18.	Comptables .....	17
19.	Agents de commerce.....	5
20.	Economiste .....	1
21.	Garçons de bureaux.....	118
22.	Imprimeurs .....	16
23.	Représentants des arts libéraux.....	16
24.	Ouvriers typographes.....	34
25.	Calculateurs .....	2
26.	Mécaniciens .....	39
27.	Ouvriers métallurgistes.....	18
28.	Horlogers et bijoutiers.....	7
29.	Photographes .....	3
30.	Contrôleurs .....	2
31.	Chauffeurs .....	38
32.	Chauffeurs d'automobiles.....	14
33.	Conducteurs de tramways.....	2
34.	Serruriers .....	240
35.	Tourneurs .....	59
36.	Ouvriers réparant les conduites d'eau.....	9
37.	Ouvriers d'industrie textile.....	5
38.	Boiseurs .....	6
39.	Artisans travaillant le bois.....	7
40.	Charpentiers .....	5
41.	Forgerons .....	24
42.	Mouleurs .....	12
43.	Ouvriers fabriquant la toile.....	7
44.	Ouvriers trieurs.....	10
45.	Chaudronniers .....	10
46.	Ouvriers typographes plieurs.....	8
47.	Tapissiers .....	10
48.	Ouvriers de forage.....	2
49.	Ouvrier occupé aux travaux de vulcanisation	1
50.	Tisserands .....	10
51.	Conducteurs de chemins de fer.....	6
52.	Cartonniers .....	10
53.	Ouvriers fondeurs.....	5

54.	Tanneurs .....	23
55.	Coupeurs de cuirs.....	4
56.	Cordonniers .....	22
57.	Ouvrières de fabriques de galoches.....	5
58.	Ouvriers de fabriques de tabac.....	3
59.	Scaphandriers .....	2
60.	Ouvriers fabriquant les équipages.....	3
61.	Coiffeurs .....	9
62.	Jardiniers .....	14
63.	Commis de magasins.....	45
64.	Vitriers .....	4
65.	Planchéieurs .....	3
66.	Menuisiers .....	46
67.	Couvreurs .....	5
68.	Peintres en bâtiments.....	22
69.	Sapeurs-pompiers .....	3
70.	Tailleurs et couturières.....	104
71.	Meuniers .....	2
72.	Cuisiniers .....	28
73.	Ramoneurs et poêliers.....	8
74.	Garçons de restaurants.....	8
75.	Domestiques .....	14
76.	Débardeurs .....	5
77.	Blanchisseuses .....	4
78.	Cochers .....	3
79.	Facteurs .....	4
80.	Marins .....	5
81.	Equarisseur .....	1
82.	Boulangers .....	24
83.	Femmes occupées des soins du ménage....	6
84.	Maçons .....	13
85.	Manœuvres .....	240
86.	Agriculteurs .....	55
87.	Portiers .....	15
88.	Profession non indiquée.....	166
Total.....		1.924

L'instruction des membres du Soviet de Pétrograd se présente sous l'aspect suivant :

Supérieure .....	95 hommes
Moyenne .....	393 »
Primaire .....	1.250 »
Instruction non indiquée.....	186 »

## La Guerre contre la Pologne capitaliste

La guerre sociale que fait le prolétariat, menacé par le capitalisme étranger, est non moins nationale que celle que la bourgeoisie faisait contre l'oppression étrangère. Les luttes que nous avons soutenues contre Dénikine, Koltchak et Youdénitch étaient aussi des luttes nationales contre l'invasion étrangère. Toute la presse capitaliste, anglaise et française, comprenait parfaitement bien que notre guerre civile est, en même temps, une guerre pour l'indépendance de la Russie et pour son union politique, une lutte contre les tentatives du capitaliste victorieux français et américain pour faire de notre pays une colonie franco-américaine. La Russie sortit vaincue de la guerre impérialiste : elle fut défaite par l'impérialisme allemand. Mais quand l'impérialisme anglo-franco-américain eut vaincu à son tour l'impérialisme allemand, il commença à considérer la Russie comme son butin de guerre. Les maîtres des destinées humaines, qui siégeaient à Versailles, se mirent à distribuer les territoires de l'ancien Empire de Russie à tous ceux qui leur plaisaient. Ils soutenaient Dénikine, Koltchak et Youdénitch, espérant non seulement renverser, par leurs mains, le pouvoir ouvrier et paysan, mais croyant aussi que les blancs, ayant vaincu avec l'aide des Alliés, dépendront entièrement de Paris et de Lon-

dres. Voilà pourquoi les Anglais, en cherchant à se soumettre les généraux blancs, accumulaient tentative sur tentative pour s'emparer des îles Dago et Oesel, qui dominent le Golfe de Finlande et les abords de Pétrograd, et c'est pour cette raison qu'ils tiennent jusqu'ici entre leurs mains toutes les voies qui conduisent vers la Mer Noire ; c'est pour cette raison aussi que les Anglais, les Français et les Américains exigeaient sans cesse de Dénikine des envois de matières premières et formulaient toutes sortes de revendications d'ordre économique et politique.

Mais ces efforts du capitalisme étranger pour faire de la Russie une colonie européenne, ont été, d'un autre côté, la cause principale de l'échec de toutes ses tentatives pour nous renverser par les mains de Dénikine, de Koltchak et de Youdénitch. En créant, contrairement à la volonté de Dénikine, divers Etats indépendants sur les confins de la Russie et en se montrant sans cesse cupides et intéressés à l'égard de ce général blanc, les Anglais et les Français faisaient naître des sentiments de méfiance dans toutes les armées volontaires qu'ils avaient fait opérer contre nous ; à son tour, cette méfiance les empêchait de soutenir Dénikine et Koltchak dans les proportions qui étaient nécessaires pour que les blancs eussent le dessus dans leur lutte contre les rouges. D'un autre côté, tout porte à croire que les officiers de l'ancienne armée tsariste, qui remplissaient fidèlement leur devoir dans les guerres civiles contre Dénikine, Youdénitch et Koltchak, ne le faisaient qu'en comprenant que la Russie Soviétiste, ayant vaincu les généraux blancs susmentionnés, unira tous les territoires peuplés de Russes et empêchera que la Russie devienne un butin colonial des Alliés. La guerre civile du prolétariat russe a été une lutte contre les capitalistes et propriétaires russes et pour l'organisation étatique communiste du pays ; or, le premier pas vers cet avenir devait être l'indépendance territoriale complète de la Russie et son organisation militaire puissante, sous la direction du Gouvernement Soviétiste.

Quels sont les changements qui se sont produits dans la

conjoncture politique générale depuis l'offensive polonaise ? Le premier que nous voyons et constatons, est d'ordre quantitatif. Au point de vue de la quantité, nous avons à combattre, à l'heure qu'il est, un adversaire étranger, notamment les troupes polonaises dirigées par les gardes blancs polonais. La contre-révolution russe a subi une défaite si écrasante qu'elle ne peut pas jouer un rôle prédominant dans cette collision. Les Polonais, s'ils reçoivent des renforts dans cette guerre, les auront de la part des boyards roumains et des gardes blancs finnois et lettons. L'exiguïté des forces blanches russes sur le front d'Ouest saute aux yeux des masses populaires et des éléments patriotiques honnêtes, appartenant aux classes dominantes de l'ancienne Russie, et tous, ils se rendent compte, même plus nettement que pendant la guerre civile intérieure, du caractère de la lutte présente qui est une guerre pour l'indépendance du pays. L'on sait aussi que l'Entente masquait sa politique et ses convoitises coloniales, en poussant des cris contre les bolchéviks et pour la nécessité de rétablir en Russie le régime capitaliste et la civilisation. Le gouvernement et la presse polonaises déclarent cyniquement que le pouvoir qui dominera en Russie les intéresse très peu, pourvu que la Russie soit faible. Et tout patriote russe, même de trempe bourgeoise, comprend que les Polonais ne se proposent point de renverser les bolchéviks et que ces derniers peuvent conclure la paix avec les Polonais à condition de happer un lopin de territoire russe assez important et d'empêcher une contribution de guerre assez forte. La conscience de ce fait soulève parmi les patriotes bourgeois russes un sentiment de haine nationale à l'égard de la Pologne. Donc, petit à petit, la différence quantitative passe, dans l'esprit des masses, en une différence qualitative et si nos guerres civiles passées leur apparaissent comme des guerres nationales, la guerre contre la Pologne se représente aux masses comme une véritable guerre nationale.

Au point de vue tactique, il nous faut éviter deux fautes. Nous ne devons pas rallumer le chauvinisme des Russes, ni

réveiller la haine dans leurs cœurs à l'égard de la Pologne. Non seulement nous ne faisons pas de guerre contre tout le peuple polonais, non seulement nous sommes parfaitement solidaires avec la classe ouvrière polonaise, à laquelle nous rendrons un service éminent en battant à plate couture les troupes de la Pologne blanche, mais nous faisons appel au peuple polonais, nous voulons être solidaires avec lui et nous lui faisons ressortir que ses intérêts lui commandent un concours puissant à notre cause et à nos efforts militaires ou, en d'autres termes, une révolte à l'arrière de l'armée blanche polonaise. Nous lui faisons ressortir que la Russie Soviétiste défend non seulement les conquêtes de la révolution russe : les fabriques, les terres et le pouvoir prolétarien des ouvriers russes, — mais que notre pays est la base de la révolution mondiale et que le prolétariat polonais, ayant comme voisine la Russie Soviétiste, sera dix fois plus fort au moment où il se sera révolté, que dans le cas où il n'y aurait pas eu de pouvoir ouvrier solide en Russie.

Il y a aussi un autre danger. Il est à craindre que nous ne sachions pas, dans la lutte pénible et dure qui nous attend, mettre à profit l'instinct patriotique qui anime les masses de la Russie et les milieux intellectuels très larges qui nous haïssaient jusqu'ici non pour des raisons d'ordre social, mais parce qu'ils nous rendaient responsables de la désorganisation politique et économique du peuple russe. Les paysans russes ignoraient le patriotisme tant qu'ils se trouvaient sous le joug de l'oppression politique. La révolution leur a donné la terre. A l'heure qu'il est, les paysans se rendent compte que toutes les terres à cultiver sont à eux et ils sentent qu'ils ont acquis le droit d'être patriotes et qu'il est de leur devoir de défendre ces terres. Il est beaucoup plus difficile de faire marcher les paysans à la lutte au nom de problèmes internationalistes de la révolution russe que dans l'intérêt de leur tâche patriotique immédiate. Nous aurions été des idiots politiques, si nous avions eu peur de leur dire : « Vous avez les terres des propriétaires, vous êtes tenus de les défendre » ou bien, si nous avions tenté de les mobiliser rien que pour

les faire agir en commun avec les ouvriers polonais ou avec les paysans de la Russie d'Ouest qu'ils connaissent peu. Aux jours où la bourgeoisie se trouvait au pouvoir et où le patriotisme signifiait l'abandon des ouvriers en proie à la bourgeoisie, les ouvriers russes nourrissaient consciencieusement dans leurs cœurs des sentiments antipatriotiques ; mais maintenant, quand le pouvoir est entre les mains des ouvriers, quand ils gouvernent le peuple russe et sont responsables de ses destinées politiques, il est de leur devoir de se pénétrer, du haut en bas, de sentiments patriotiques. Les ouvriers russes sont des internationalistes. Mais, dans la guerre actuelle, il n'y a pas de différence, ni de contradiction entre notre tâche patriotique et le problème internationaliste. Les ouvriers du monde entier doivent être présentement des patriotes russes, parce que la Russie est le seul pays où la classe ouvrière est au pouvoir. Devons-nous renoncer à l'utilisation des sentiments patriotiques des intellectuels et des officiers qui veulent travailler avec nous ? Si nous l'avions fait, nous aurions démontré que les ouvriers ne sont pas encore capables de gouverner ou de diriger la révolution. Toute révolution veut que ses chefs et leaders sachent mettre à profit les forces des autres classes qui se soumettent à leur pouvoir.

KARL RADEK.

## Documents sur la Guerre contre la Pologne

### Appel aux prolétaires de tous les pays

Ouvriers de tous les pays !

De nouveau, le sang coule en Orient ! De nouveau, des opérations militaires ruinent de vastes régions ; de nouveau, les masses qui aspirent à la paix, au travail créateur, à la régénération et à la reconstruction de leur Etat, sont forcées à combattre.

L'offensive de la Pologne capitaliste et bourgeoise contre la Russie socialiste interrompt, de nouveau, le travail pacifique que les ouvriers et les paysans russes ont commencé après avoir défait les agents du capitalisme mondial — Koltchak, Dénikine et Youdénitch — et conquis définitivement les terres, les fabriques et les usines des propriétaires et des bourgeois.

A qui la faute de ces nouveaux crimes ? Vous savez que le Pouvoir Soviétiste avait reconnu l'indépendance de la Pologne dès le premier jour où cet Etat fut créé. Vous savez aussi que le Gouvernement Soviétiste a fait, à maintes reprises, des propositions de paix au gouvernement polonais. Vous savez que le Pouvoir Soviétiste, en ménageant le sang des ouvriers russes et polonais, était toujours prêt à des concessions territoriales et économiques. Vous savez aussi que le Gouvernement Soviétiste, étant sûr que les ouvriers polonais, alliés du prolétariat russe, prendront, tôt ou tard, le pouvoir entre leurs mains, consentait même à concéder aux classes dirigeantes polonaises des territoires qui ne peuvent appartenir à la Pologne pour des raisons purement ethnographiques. Vous savez aussi que le Gouvernement Soviétiste consentait à ce que la conférence de paix fût tenue non seulement à Varsovie, mais même à Paris ou à Londres, dans une de ces capitales bourgeoises, si étroitement liées avec les capitalistes et les propriétaires polonais. Mais à toutes les propositions de paix du Gouvernement Soviétiste, la Pologne a répondu par une offensive félonne contre l'Ukraine, offensive qui a pour mot d'ordre le rétablissement du pouvoir de Petlioura, de cet aventurier qui se vendait tantôt aux impérialistes alliés, tantôt aux impérialistes allemands, et qui se met maintenant au service des propriétaires polonais, oppresseurs séculaires du peuple ukrainien. La Pologne n'a commencé la guerre que pour imposer à la Russie ruinée par les incessantes attaques des capitalistes alliés, une énorme contribution territoriale et pécuniaire.

Mais la faute de cette guerre est non seulement aux propriétaires et capitalistes polonais, elle est aussi aux gouvernements de l'Entente. Ce sont eux qui ont armé et qui arment toujours la Pologne blanche. Tout en traitant avec le Gouvernement Soviétiste la question du rétablissement des relations commerciales avec la Russie, les impérialistes alliés ne perdent pas l'espoir de briser le pouvoir des ouvriers et des paysans de la Russie Soviétiste. L'Entente estime que la République des Soviets commencera à se décomposer politiquement dès qu'elle aura entamé des rapports commerciaux réguliers avec l'Europe ; en même temps, elle espère anéantir la Russie Soviétiste par un coup qu'elle cherche à lui porter par la main d'un pays étranger quelconque. Les impérialistes alliés croient toujours

qu'ils pourraient écraser le prolétariat russe et le ramener de nouveau à l'esclavage, s'ils lancent contre lui de nouvelles hordes contre-révolutionnaires. Les capitalistes français ont envoyé à la Pologne non seulement des armes, en quantité énorme, mais encore 600 officiers (sous les ordres du général Henry) qui aideront les officiers polonais mal instruits à vaincre la Russie Soviétiste. D'un seul mot, mais catégorique et ferme, le gouvernement anglais aurait pu empêcher cette guerre, en déclarant : « Assez de guerre, assez de destruction ! La Russie est une source inépuisable de matières premières et le monde entier en a besoin ». Mais le gouvernement de Lloyd George, qui fait appel, dans ses notes au Gouvernement Soviétiste, aux sentiments d'humanité, et qui exige l'amnistie pour tous les contre-révolutionnaires d'Arkangelsk et de Crimée, le gouvernement de Lloyd George n'a pas voulu dire que c'était assez de sang et de larmes. Les bandits polonais ont promis à Lloyd George de lui envoyer de l'Ukraine occupée du blé et des matières premières, et cette promesse avait suffi pour que le gouvernement britannique, tout en poursuivant ses pourparlers avec la Russie Soviétiste relativement au rétablissement des rapports commerciaux autorisât la Pologne blanche à attaquer la République Soviétiste. Le gouvernement italien de Nitti, qui a une peur bleue des masses révolutionnaires italiennes et qui profite de toute occasion pour manifester au peuple russe ses sentiments d'amitié, le gouvernement italien, au lieu de protester contre l'offensive de la Pologne blanche, lui envoie des armes par l'intermédiaire de l'Autriche. Quant au gouvernement américain, on le connaît bien. Les aviateurs américains bombardent les villes ukrainiennes.

La faute de cette guerre est aux gouvernements de tous les pays alliés qui soutiennent tous, plus ou moins, les bandits polonais.

Ouvriers de tous les pays !

La Russie Soviétiste aura raison des bandits sans vergogne de l'impérialisme polonais, comme elle a déjà eu raison de Youdénitch, de Koltchak et de Dénikine, que vos gouvernements avaient soutenus non moins énergiquement. Après les premières victoires très faciles que les légions polonaises ont remportées en Ukraine, elles auront à essuyer la colère des ouvriers et des paysans de toute la Russie et même celle des masses sans-parti qui comprennent maintenant que le Gouvernement Soviétiste est le véritable défenseur de l'indépendance du grand pays. Mais il s'agit de savoir quelle sera la durée de cette guerre, combien de richesses seront encore anéanties et combien de blessures fraîches aura encore à guérir le peuple russe. Il

ne dépend que de vous, ouvriers de tous les pays, que cette guerre finisse, le plus vite possible, par une débâcle des capitalistes et des propriétaires polonais.

Ouvriers des fabriques de munitions de guerre de France, d'Angleterre, d'Italie et d'Amérique ! Ne fabriquez pas un seul fusil, un seul canon pour la Pologne.

Ouvriers des transports, cheminots, chargeurs et matelots ! Empêchez qu'on envoie à la Pologne des munitions et des vivres qui aideront les blancs à faire la guerre à la Russie Soviétiste.

Ouvriers de tous les pays alliés ! Organisez des manifestations et des grèves et parcourez les rues de vos villes avec des drapeaux portant comme devise ces mots : « Pas de concours à la Pologne blanche ! » Les alliés doivent museler leurs chiens de chasse — les capitalistes et les propriétaires polonais — et conclure une paix honnête avec la Russie Soviétiste.

Ouvriers de l'Allemagne et de l'Autriche ! Vous savez que la Russie Soviétiste est la base de la révolution mondiale et qu'il n'y a que cette révolution qui puisse vous libérer du joug de vos propres capitalistes et de la corde que les traités de paix de Versailles et de Saint-Germain ont jetée sur votre cou.

Cheminots allemands ! Arrêtez tous les trains qui se rendent de France en Pologne.

Ouvriers du port de Dantzig ! Ne déchargez pas les steamers à destination de la Pologne.

Cheminots autrichiens ! Pas un train ne doit passer de l'Italie en Pologne.

Ouvriers de la Roumanie, de la Finlande et du pays letton ! Vos gouvernements blancs, qui se sont liés par des traités secrets avec les propriétaires polonais, peuvent vous entraîner dans cette guerre. Soyez prudents et faites votre possible pour empêcher cette honte.

Ouvriers de la Pologne ! Une lutte commune de trente ans vous lie avec le prolétariat russe ; il est donc inutile de vous rappeler votre devoir. Vous le faites consciencieusement : vous organisez des manifestations et des grèves et vous exigez la paix avec la Russie Soviétiste, en participant ainsi à notre lutte qui vous coûte déjà des milliers de victimes. C'est avec fierté que vous regardez la III<sup>e</sup> Internationale, dont les fondateurs comptent dans leurs rangs Rosa Luxembourg et Jean Tyszkewicz ; la III<sup>e</sup> Internationale est sûre que vous tendrez, à l'heure qu'il est, tous vos efforts, pour attaquer la Pologne blanche sur ses arrières et pour remporter, avec le concours des ouvriers de la Russie, une victoire décisive sur les capitalistes et propriétaires polonais ! Vous savez que ce n'est pas l'esclavage que la Russie Soviétiste porte à la Pologne, mais la liberté natio-

nale, l'émancipation de l'oppression du capitalisme allié et un secours puissant dans votre lutte contre vos propres capitalistes. La victoire de la Russie ouvrière et paysanne sera aussi celle du prolétariat polonais, qui est le frère et l'allié des ouvriers et des paysans russes. Attaquez donc, ouvriers polonais ! C'est votre combat final ! Le jour approche où la justice de votre pays sera entre vos mains.

A bas les capitalistes et propriétaires polonais ! Vive la Russie Soviétiste des ouvriers et des paysans ! A bas la guerre ! Vive la paix entre les peuples qui travaillent de la Russie et de la Pologne ! A bas le jeu criminel des gouvernements alliés ! Vive la révolution prolétarienne internationale !

Le Comité Exécutif  
de l'Internationale Communiste.



#### Appel du Comité Exécutif Central des Soviets de Russie au peuple polonais

Aux ouvriers, paysans et soldats polonais !

Camarades ! Le gouvernement polonais a commencé une guerre offensive contre la Russie Soviétiste et l'Ukraine. Qui est-ce qui prend de l'intérêt à cette guerre ? L'avons-nous voulue ? Non, camarades. Dès les premiers jours de la révolution ouvrière et paysanne russe, le gouvernement soviétiste a reconnu et déclaré que le peuple polonais est libre et indépendant, comme toutes les autres nations. Le Gouvernement Soviétiste, en ménageant le peuple qui travaille de la Russie et de la Pologne, invitait, à maintes reprises, le gouvernement de Varsovie à entamer des pourparlers de paix et à régler à l'amiable le conflit qui divise les deux gouvernements ; mais le gouvernement polonais ne répondait pas à nos propositions, ou bien, il nous posait des conditions absolument inacceptables. Il repoussa notre proposition de passer un armistice général sur tout le front et exigea que les négociations de paix eussent lieu à Borissoff, qui se trouvait dans la sphère des opérations militaires. C'est en vain que nous proposâmes de négocier à Moscou, à Varsovie ou sur n'importe quel territoire neutre, même à Paris ou à Londres.

Ne s'intéressant nullement à la paix, le gouvernement polonais déclencha subitement une offensive contre l'Ukraine. La guerre bat son plein, et de nouveau le sang russe et le sang polonais coule en abondance. Le peuple russe a-t-il de l'intérêt

à cette guerre ? Non, parce que nous n'avons jamais attenté aux biens de qui que ce soit. Nous voulons la paix, pour pouvoir travailler honnêtement et paisiblement et pour assurer la prospérité de la classe ouvrière. Le peuple polonais a-t-il de l'intérêt à cette guerre ? Non, il n'en a pas besoin, elle n'intéresse que les hobereaux de son pays, les commis de l'Entente, qui ont incité la Pologne à cette aventure folle et insensée. Ne croyez pas votre gouvernement, s'il vous dit que vous vous défendez contre les projets d'expansion du Gouvernement Soviétiste. Non seulement ce dernier n'attend pas aux biens de la Pologne, mais il fut prêt, dans l'intérêt de la paix, à céder à la Pologne d'importants territoires, dont la population n'est même pas polonaise. Sachez donc que vous allez verser votre sang pour sauver les milliards que les banquiers français avaient donnés aux tsars russes. Vous allez conquérir pour les hobereaux polonais les terres qu'ils ont perdues et mettre sous le joug des propriétaires polonais des millions d'ouvriers et de paysans de l'Ukraine, de la Russie et des provinces occidentales de notre pays.

Ouvriers, paysans et soldats de la Pologne ! Non seulement cette guerre ne vous sera pas utile, mais elle vous fera un énorme tort. Nous ne parlons pas du sang qui coule, de milliers de vies éteintes, de dizaines de milliers d'invalides, de nouveaux dégâts matériels et économiques, de l'augmentation des impôts, etc. La guerre que votre gouvernement vient de commencer est une cause désespérée et elle se terminera par une défaite inévitable, parce que tout le peuple qui travaille a résolu fermement de lutter à outrance contre l'attaque criminelle de la bourgeoisie polonaise ; mais si même le gouvernement polonais réussit à triompher temporairement dans cette guerre, les ouvriers et les paysans de la Pologne n'en tireront aucun profit, tout en risquant de perdre bien des choses. Les paysans ukrainiens haïssent les hobereaux polonais, qui les oppressent depuis des siècles. Il n'y a pas un homme, en Ukraine, qui voudrait défendre la cause de Petlioura, que votre gouvernement a acheté. La Pologne, après avoir conquis les territoires ukrainiens sur la rive droite du Dnieper, sera forcée d'y tenir une nombreuse armée et de dépenser des millions pour y maintenir sa domination. Qui est-ce qui payera tout cela ? Les ouvriers pauvres polonais, les paysans ruinés de la Pologne. Vous allez conquérir pour vos hobereaux de nouveaux serfs et acquérir, pour vous-mêmes, de nouveaux bourreaux et gendarmes. Camarades, en faisant la guerre à la Russie Soviétiste et à l'Ukraine et en les attaquant sur l'ordre de vos maîtres et sur l'instigation des capitalistes étrangers, vous rivez des fers à vos jambes et vous éternisez votre esclavage. Voilà pourquoi vous

n'avez aucun intérêt à nous faire la guerre, ni à voir triompher votre gouvernement. Ne croyez pas que l'armée rouge vous porte l'esclavage ou veut vous imposer par force la doctrine communiste. Après avoir défait vos hobereaux, la Russie Soviétiste accordera au peuple polonais le droit d'organiser à sa guise sa vie politique et sociale. C'est vous-mêmes, ouvriers et paysans polonais, qui déciderez de la question, si le régime actuel doit être maintenu ou bien que toutes les terres et fabriques passent entre vos mains. Ce n'est pas la guerre ce n'est pas la violence que nous proposons, mais la paix, la fraternité et une alliance avec nous. Nos drapeaux portent, en caractères flamboyants, le même appel qui faisait combattre jadis les champions de la liberté de la Pologne. A bas le gouvernement des propriétaires et des capitalistes polonais ! A bas la guerre fratricide ! Vive la paix entre les masses qui travaillent de la Pologne et de la Russie ! Vive le pays libre des ouvriers et des paysans polonais !

\*\*

**Appel des Ouvriers de Pétrograd  
aux Ouvriers et Paysans de la Pologne et aux Ouvriers  
du monde entier**

Des dizaines de milliers de citoyens qui travaillent à Pétrograd, en envoyant sur le front polonais le premier groupe de 300 communistes volontaires, vous adressent les paroles qui suivent :

Nous savons que les ouvriers polonais et les paysans conscients de ce pays ne voulaient pas et ne veulent pas la guerre contre la Russie Soviétiste. Mais les banquiers français, les propriétaires polonais, les bourgeois ukrainiens et leur chef Petlioura, qui se vendait déjà aux impérialistes français et anglais et qui se vend maintenant aux hobereaux polonais, tout ce monde a voulu et veut cette guerre.

La Russie Soviétiste se voit donc forcée de tirer son glaive pour défendre les ouvriers et les paysans contre l'attaque des bandits. Nous dégainons donc, et les meilleurs fils de la Russie se rendent sur le front. Nous ne déposerons pas les armes jusqu'à la destruction complète de la bande de hobereaux polonais.

Ouvriers et paysans polonais, nos frères et amis ! Nous luttons pour votre liberté et pour la nôtre. Aidez-nous. Levez-vous contre vos oppresseurs et tendez une main fraternelle à l'armée rouge qui marche à votre secours.

Ouvriers de tous les pays ! Aidez les ouvriers polonais et rus-

ses à abattre leur ennemi commun, luttiez contre vos gouvernements qui ont jeté contre nous la Pologne.

Vivent les ouvriers et les paysans polonais !

Mort aux hobereaux polonais !

Vive la Pologne Soviétiste !

Proletaires de tous les pays, unissez-vous !

\*\*

**Appel du Comité Exécutif Central des Soviets de Russie  
à tous les ouvriers, paysans et citoyens honnêtes  
de la Russie**

Les troupes des propriétaires et des capitalistes polonais se sont emparées de Jitomir et menacent Kieff. Avec le concours de leur stipendiaire Petlioura et avec l'aide de l'or français, les gardes blancs polonais ont réussi à attirer dans leur camp les unités militaires galiciennes, qui avaient pris, il y a quelques mois, fait et cause pour le Pouvoir Soviétiste. Les classes dominantes de la Pologne répondent aux propositions de paix honnêtes de la Russie Soviétiste par une tentative sans vergogne pour s'emparer des territoires ukrainiens, se trouvant sur la rive droite du Dnieper. Plus que cela : le gouvernement polonais parle ouvertement de son intention d'envahir toute l'Ukraine, pour la mettre sous le pouvoir de la dictature de Petlioura. Le gouvernement de Pilsudski suit la voie du Hohenzollern qui avait envoyé ses troupes en Ukraine sous prétexte de secourir la Rada de Kieff. Une mascarade abominable complète, de cette façon, une violence non moins abominable et sanglante. Simultanément, la presse polonaise, bourgeoise exige l'occupation de tous les territoires qui appartenaient à la Pologne, il y a un siècle et demi, c'est-à-dire jusqu'à Smolensk, à peu près.

Le gouvernement polonais, ayant pour origine les magnats et les aventuriers huppés, qui vendaient et crucifiaient déjà, à maintes reprises, le peuple polonais, gardait le silence jusqu'ici sur son programme de paix et cachait soigneusement ses véritables intentions. Il passe maintenant aux faits. Il nous montre comment il entend la paix avec le peuple russe. Ecoutez donc, ouvriers et paysans ! La paix polonaise — que les propriétaires et les capitalistes veulent nous apporter au bout de leurs baïonnettes — équivaldrait à un esclavage complet, non seulement pour les ouvriers et paysans lettons et de la Russie nord-ouest, mais aussi pour ceux de l'Ukraine, ainsi que pour des millions de paysans des régions foncièrement russes. Le

nouveau gendarme polonais frais émoulu se propose de commander tout ce monde qui travaille.

Ouvriers, paysans et soldats rouges de la Russie !

Est-ce possible que nous abandonnions aux hobereaux polonais, que nous mettions entre leurs mains cupides les terres russes que nous avons libérées du joug de nos propres hobereaux et que nous avons défendues, au prix de notre sang, contre Dénikine, Youdénitch et Koltchak. Non, c'est impossible ! Nous sommes pour l'indépendance de la Pologne, mais nous la voulons aussi pour la Russie qui travaille et pour l'Ukraine Soviétiste.

Après avoir brisé le joug du tsar et de la bourgeoisie, les ouvriers et les paysans de la Russie ont reconnu librement l'indépendance du peuple polonais et renoncé à toute politique d'expansion à l'égard de la Pologne. Cette promesse solennelle reste toujours en vigueur. A Brest-Litovsk, en face du militarisme allemand, cruel et implacable, les représentants de la Russie Soviétiste ont élevé leur voix pour la défense du peuple polonais.

Jamais, depuis son origine, le Pouvoir Soviétiste n'a manifesté, même une seule fois, des tendances hostiles envers la Pologne. Même aux jours où les propriétaires et les capitalistes polonais ont détruit, à main armée, les républiques de la Russie du nord-ouest et de la Lithuanie, et occupé leurs territoires, nous étions prêts, malgré nos sympathies ardentes pour les ouvriers et paysans de ces deux pays, à conclure la paix avec la Pologne, croyant fermement que l'héroïque classe ouvrière polonaise qui luttait en commun avec nous pendant de longues années contre le tsarisme, saura museler ses exploiters et libérer la Lithuanie et la Russie du nord-ouest.

Nous étions prêts, tant que le peuple polonais tolérait ses gouvernants, à nous entendre avec eux, pour empêcher les ouvriers et les paysans russes et polonais de verser de nouveau leur sang précieux. Mais les chauvins de Varsovie redoutaient les pourparlers de paix ouverts. Ils craignaient d'exposer franchement leur programme de forbans politiques et avaient peur, si ce programme était repoussé par la Russie Soviétiste, que les soldats polonais, qu'ils hypnotisaient par l'idée de la défense de la patrie, ne refusassent avec indignation de verser leur sang dans l'intérêt des bénéfices et des projets ambitieux des hobereaux polonais. Pour éviter le jugement sévère des négociations de paix ouvertes, le gouvernement polonais déclina l'armistice général et proposa, sous la forme d'un ultimatum, de s'aboucher avec les délégués soviétistes à Borissoff, que les Polonais avaient occupé, en poursuivant un double but : tenir, d'un côté, nos représentants dans l'atmosphère de la soldates-

que polonaise et leur faire craindre une offensive contre l'Ukraine, et, d'un autre côté, nous empêcher, en même temps, par un armistice partiel sur le secteur de Borissoff, de choisir librement la direction de notre contre-offensive. En prenant notre sincère désir de conclure la paix et de nous mettre à l'organisation pacifique de notre pays pour une preuve de notre faiblesse, les chauvins de Varsovie se proposèrent de nous imposer leur volonté, le faisant au moyen de félonie, de trahison, de violence et de progroms.

Ouvriers, paysans et soldats de l'armée rouge !

Vous aurez à démontrer maintenant aux gardes blancs qu'ils se sont cruellement trompés dans leurs espérances. Nous avons reconnu et nous reconnaissons toujours l'indépendance de la Pologne. Mais nous ne reconnaissons pas le droit des capitalistes polonais de prendre aux paysans russes leurs terres et de faire de ces paysans des bêtes de somme ; nous ne reconnaissons pas le droit à la soldatesque polonaise d'opprimer et de torturer les peuples de la Russie et de l'Ukraine. Nous voulions et nous voulons toujours la paix ; comme toujours, la diplomatie soviétiste est prête à répondre avec bienveillance à toute lueur de bon sens chez les gardes blancs polonais, parce qu'elle veut pour les peuples russe et polonais une paix qui correspondrait parfaitement à leurs intérêts. Mais nous ne sommes point disposés à ramener l'étendard socialiste devant les exigences impertinentes des bandits varsoviens. La Russie Soviétiste, qui a vaincu Dénikine, Koltchak et Youdénitch, saura prouver, à main armée, aux hobereaux polonais et à tous ceux qui se cachent derrière leur dos, que le peuple qui travaille de la Russie a des défenseurs et des protecteurs à toute épreuve !

Jusqu'ici le Gouvernement Soviétiste défendait à ses troupes rouges toute opération offensive sur le front Ouest, cherchant à démontrer au peuple polonais la sincérité de ses aspirations vers la paix. Mais les gouvernants varsoviens profitèrent de l'immobilité de nos forces et, nous ayant attaqués, s'enfoncèrent profondément dans le territoire de l'Ukraine. L'Ukraine est en danger ! Et toute la Russie soviétiste avec elle !

Ouvriers et paysans !

La guerre n'est pas encore terminée. Les incendiaires polonais cherchent à rallumer un bûcher formidable. Il faut repousser avec énergie et sans merci les violateurs criminels.

Prolétaires conscients !

La guerre n'est pas encore terminée. Mobilisez de nouveau vos meilleurs combattants et vos champions de la doctrine socialiste. Communistes, vous êtes l'âme de l'armée des ouvriers



et des paysans ! Votre tâche n'est pas encore terminée. Vite, sur le front occidental.

Soldats, marins et cosaques rouges !

Vous espériez reprendre bientôt la vie pacifique — cultiver vos terres et travailler dans vos ateliers. Les hobereaux polonais vous en empêchent et veulent faire de vous des esclaves dociles et soumis. Il vous faut lever de nouveau vos armes de défense à toute épreuve. Il faut que vous asséniez aux propriétaires et capitalistes polonais un coup si formidable que son écho retentisse dans les rues de Varsovie et dans le monde entier.

Paysans !

Les troupes du front de l'Ouest qui vous défendent contre le joug bourgeois ont besoin de vivres. Donc, en continuant les apports jusqu'au bout, vous vous assurerez contre une oppression qui serait plus redoutable et pénible que le vieux servage.

Ouvriers et ouvrières de l'industrie militarisée !

Vite à vos machines et étaux ! L'impérialisme français fournit en abondance à la Pologne tout le matériel de guerre nécessaire. Activez donc la production et la fabrication de toutes les choses dont ont besoin les troupes rouges. Que les cartouches, le linge et les chaussures ne leur fassent défaut, même un seul moment !

Citoyens honnêtes !

Ne tolérez pas que la volonté du peuple russe soit réglée par les baïonnettes des hobereaux polonais, qui, à maintes reprises déjà et avec l'impertinence qui leur est si familière, déclaraient qu'ils se fichent du caractère du régime gouvernemental de la Russie, mais qu'ils veulent que notre pays soit faible et impuissant.

Nous infligerons une défaite cruelle aux violateurs polonais. Et ce n'est pas notre supériorité numérique qui nous assurera la victoire, mais l'idée sacrée de la défense commune de la nouvelle société, juste et fraternelle, que nous créons.

La guerre que la bourgeoisie polonaise fait contre nous est un acte de brigandage et d'envahissement, c'est une aventure sanglante. La guerre que nous faisons contre les gardes blancs de la Pologne est un acte de défense révolutionnaire, une lutte sainte pour l'indépendance de la classe qui travaille et pour l'avenir heureux de nos fils et petits-fils.

Mais l'indépendance de la Pologne nous sera sacrée, même après la débâcle de Pilsudski. Nous établirons sans peine des relations fraternelles avec les prolétaires et les paysans polonais qui deviendront les maîtres de leur pays. Il n'y a qu'un ennemi qui nous sépare — les hobereaux polonais. Combattons donc cet ennemi !

Régiments du front de l'Ouest !

Vous avez derrière vous non seulement la classe ouvrière russe, non seulement les paysans qui travaillent, non seulement l'armée rouge ouvrière et paysanne, non seulement tous les éléments honnêtes du peuple russe, mais aussi la classe ouvrière du monde entier. Vous aurez de votre côté les ouvriers polonais que vous aiderez à renverser le joug bourgeois. En avant, guerriers rouges !

A bas les violeurs, les spoliateurs et les envahisseurs !

Pour notre liberté et pour la vôtre, unissons-nous aux prolétaires et paysans de la Pologne.

Vive la fraternité des masses qui travaillent de la Pologne et de la Russie !

Vive l'armée rouge des ouvriers et des paysans !

Vive la Pologne indépendante ouvrière et paysanne !

Vive l'Ukraine soviétiste ! Vive la Russie soviétiste !

Le Président du Comité Exécutif Central  
des Soviets de Russie,  
M. KALININE.

Le Président du Conseil des Commissaires  
du peuple,  
V. OULIANOFF (Lénine).

Le Commissaire du Peuple aux Affaires Etrangères,  
G. TCHITCHERINE.

Le Commissaire du Peuple à la Guerre  
et à la Marine,  
L. TROTSKY.

..

#### Appel du Comité Central du Travail

Le gouvernement bourgeois de la Pologne repoussa impertinemment nos propositions de paix.

Le gouvernement bourgeois de la Pologne jeta ses troupes contre l'Ukraine et la Russie soviétistes.

De nouveau, des forces noires nous menacent et veulent asservir les ouvriers et les paysans des deux républiques soviétistes. Elles menacent l'intégralité et l'indépendance de notre pays. Elles menacent l'existence même de la Russie et de l'Ukraine.

Les armées rouges rempliront leur devoir.

Les armées rouges repousseront les troupes des propriétaires polonais que soutiennent les écorcheurs de l'Entente.

La paix solide et stable ne sera signée que sur le cadavre de la bourgeoisie polonaise, après que nous aurons hissé le drapeau rouge de la révolution ouvrière et paysanne victorieuse, le drapeau de la Pologne soviétiste, sur la vieille Varsovie.

Et jusqu'à cette victoire, le travail sur le front et aux arrières de l'armée est le devoir sacré de tous les citoyens de notre pays.

Le Comité Central du Travail prescrit à toutes ses sections de déployer au plus haut degré leurs fonctions et de concentrer tous leurs efforts sur l'aide à porter à l'armée rouge. Les soldats rouges ne doivent manquer de rien.

Le Comité Central du Travail appelle les citoyens de toutes les régions et localités à contribuer à la militarisation de tout le pays et à sa mise sur le pied de guerre.

La Russie Soviétiste est une place forte assiégée. Sa défense est une cause commune. Tous les citoyens y doivent participer : les uns dans les rangs de l'armée, les autres sur le front du travail.

A bas l'égoïsme personnel, le maraudage et la fainéantise. Ceux qui désertent le travail seront châtiés comme le sont les déserteurs militaires. Ceux qui ne font aucun travail public seront enrôlés de force dans les équipes de travail.

Chacun doit occuper sa place. Et la place de chacun est là où il peut faire un travail utile et productif. Chacun est tenu à se mettre à la disposition de l'Etat. Le travail obligatoire général doit compléter le service militaire général.

Les armées de travail bien organisées doivent renforcer les armées régulières, opérant sur le front d'Ouest. Le front du travail et celui de la guerre doivent fusionner. Les efforts communs de tout le peuple qui travaille briseront l'ennemi.

Notre pays, en tendant toutes ses forces aboutira à une victoire définitive et à une paix stable et rendra enfin possible le travail pacifique.

A l'œuvre, citoyens ! Trêve aux hésitations ! En avant !

#### Comment la guerre nous fut imposée Discours de Zinovieff

Un groupe de communistes s'étant rendus sur le front polonais, le camarade Zinovieff, venu à la gare pour leur faire ses adieux, prononça le discours suivant :

« Camarades ! Tous, vous avez suivi attentivement les efforts de trois mois du Gouvernement Soviétiste pour s'entendre avec le gouvernement polonais actuel. Le Gouvernement Soviétiste,

pour éviter la guerre, a fait toutes les concessions possibles. Il y avait même des ouvriers et des paysans conscients qui en furent mécontents, parce qu'il leur semblait que nous avions tort de mignarder les hobereaux polonais et qu'il fallait ramener rudement à la raison la bourgeoisie polonaise outrecuidante.

« Cependant, le Gouvernement Soviétiste se basait sur des raisons très sérieuses, quand il faisait ses concessions à la Pologne blanche. Nous avons pris en considération les rapports qui existent entre les peuples russe et polonais. Nous n'avons point oublié que les janissaires des tsars avaient dressé en Pologne des trônes pour des gouverneurs-bourreaux, comme Mouravieff, et qu'à maintes reprises les stipendiaires tsaristes avaient fait couler le sang des ouvriers et des paysans polonais. Aussi, les Polonais nous en gardent-ils encore quelque rancune et un sentiment d'animosité vit jusqu'à ce jour dans les cœurs des Polonais à l'égard des Russes.

« Aussi, la question polonaise nous imposait-elle une prudence extrême et la plus grande réserve. Tout le monde, tous les gens de bien voient que la guerre nous fut imposée par les hobereaux polonais.

« Ce fait rend la situation politique parfaitement claire et notre attitude plus avantageuse que celle de l'ennemi. Nous faisons honnêtement la guerre qui nous fut imposée et nous y défendons le peuple de l'Ukraine et celui de la Pologne elle-même. L'insolence des hobereaux polonais ne peut rivaliser qu'avec leur stupidité. La bourgeoisie polonaise qui prévoit sa fin, accumule bêtise sur bêtise. Et cette guerre coûtera très cher à la bourgeoisie polonaise.

« En Ukraine, le hobereau ukrainien, Monsieur Petlioura, secouru par le hobereau polonais, Monsieur Pilsudsky, prend part à la guerre contre les ouvriers russes. Que de maîtres n'a-t-il pas déjà servi, ce hobereau mercenaire ! Ce furent d'abord les Allemands, l'Entente ensuite et maintenant l'or français le met au service des capitalistes polonais.

« Mais toute la Russie s'élèvera contre les violeurs, et le mot d'ordre : « A mort les hobereaux polonais ! Vive la Pologne Soviétiste ! » retentira d'un bout à l'autre du pays. Je vous salue, chers camarades, vous qui allez réaliser ce mot d'ordre.

« Le premier coup de massue que l'on portera aux troupes des hobereaux polonais provoquera aussitôt des événements analogues à ceux qui se produisirent à Arkhangelsk et à Bakou. Au fur et à mesure que notre armée s'approchera de Varsovie, le moral des ouvriers polonais se reconfortera, alors que celui des hobereaux polonais s'abattra de plus en plus. Au moment décisif, les ouvriers polonais nous aideront puissamment.

« La Pologne s'enfoncé en coin aigu entre la Russie et l'Allemagne où la révolution ouvrière est en marche vers la victoire finale. Nous sommes à la veille d'un revirement qui mettra la Pologne bourgeoise entre le marteau de la révolution russe et l'enclume de l'Allemagne Soviétiste.

« Nous invitons donc nos camarades, qui se rendent sur le front polonais, à aimer les ouvriers polonais et à leur transmettre nos salutations fraternelles. Nos camarades doivent se conduire sur le front polonais de façon que tout paysan polonais et tout ouvrier de ce pays comprennent que le prolétariat russe est venu dans leur Etat non pour les opprimer, mais pour les aider dans leur lutte contre leurs propres oppresseurs.

« Vive la classe ouvrière et tout le peuple qui travaille de la Pologne ! Vive Varsovie rouge ! Mort à la bourgeoisie polonaise ! ».

..

#### (Déclarations de Trotsky)

Pour commencer, je voudrais dire quelques mots sur les causes de la guerre. On peut les examiner à deux points de vue : 1<sup>o</sup> les causes ayant engagé l'Entente à provoquer ou à admettre cette guerre, et 2<sup>o</sup> les causes ayant poussé le gouvernement polonais à cette guerre. Il est évident que la Pologne n'est qu'une arme entre les mains de l'Entente. Mais cela n'exclue point la présence d'autres motifs qui ont forcé ce pays à jouer le rôle, si ignoble, de provocateur malhonnête de cette guerre.

De la part de l'Entente, la guerre polonaise n'est qu'une nouvelle tentative, un nouvel épisode dans la lutte des impérialistes contre la Russie Soviétiste. Et si cette tentative échoue, les gouvernements du monde impérialiste passeront par-dessus le cadavre politique de Pilsudsky, comme ils ont passé par-dessus le cadavre physique de Koltchak, et auront recours à d'autres procédés et à d'autres armes. Quant à la Pologne, la guerre a pour elle le caractère d'une guerre bonapartiste, bien qu'il s'agisse cette fois, d'un bonapartisme de très mauvaise qualité, frisant la caricature, d'un bonapartisme plutôt littéraire, comportant du romanesque et de la fourberie, en même temps...

En Pologne, les contradictions sociales sont très prononcées. Les traditions de la lutte révolutionnaire y sont très puissantes. Tout cela (pour une période de courte durée, probablement) se couvre d'une idéologie nationale qui se nourrit de restes des impressions de la lune de miel de la république indépendante

polonaise. Le parti de Pilsudsky, « chef de l'Etat », participe, d'un côté, au gouvernement et se voit forcé, d'un autre côté, à une vie politique clandestine ; en même temps, le parti bourgeois et impérialiste des démocrates nationaux se trouve, d'une part, au sein du gouvernement et d'autre part — « au-dessus » de lui : c'est-à-dire aux antichambres de l'Entente. Pilsudsky cherche à se maintenir au pouvoir avec l'appui des éléments qui tiennent le milieu des deux partis ci-dessus : des intellectuels de villes et des paysans avancés. On sait que Napoléon (passez-moi cette comparaison) s'appuyait aussi sur les paysans, mais ceux-ci, sous son régime, possédaient déjà les terres féodales. Pilsudsky accorde, au contraire, à la féodalité polonaise toute la plénitude du pouvoir, et la noblesse féodale se trouve, de ce fait, au-dessus de lui. Napoléon faisait la guerre à l'Europe monarchiste, soutenue par la noblesse féodale ; Pilsudsky, sur l'ordre des capitalistes, incités par la noblesse féodale polonaise, lutte contre la Russie révolutionnaire. Napoléon ayant occupé la Pologne, y avait anéanti le servage ; Pilsudsky restitue en Ukraine toutes les terres à leurs anciens propriétaires. Donc, si Napoléon, à la suite du choc qu'il avait reçu de la révolution, développait encore, par inertie, le mouvement social progressif, Pilsudsky, sous l'effet des horions que lui envoient ses maîtres politiques s'acquitte, en ce moment, d'une mission sale et sanglante de contre-révolution mondiale.

Le caractère bonapartiste de la politique polonaise apparaît avec clarté du fait que Pilsudsky, projeté en haut par la vague de la petite bourgeoisie nationaliste et précipité ensuite dans le remous des contradictions qui divisent les classes pauvres, le prolétariat et la bourgeoisie, cherche à équilibrer ces contradictions au moyen de fictions démocratiques, tout en abandonnant à la bourgeoisie la décision de toutes les questions ; aussi, se voit-il dans la nécessité de consolider sa politique faible et chancelante, ce qu'il ne peut évidemment faire autrement qu'en tisonnant les sentiments chauvins, les convoitises des propriétaires et les mauvais instincts des militaires. Cette politique coïncide parfaitement avec celle de la petite noblesse polonaise, laquelle, n'ayant jamais eu d'intérêts communs avec les masses opprimées du peuple qui travaille, couvrait toujours son vide moral de vanité, de poses théâtrales et de vantardise.

Notre diplomatie soviétiste a toujours traité avec une réserve toute particulière le coq polonais à crête dorée, mais celui-ci ne ripostait à toutes les raisons qu'on lui faisait valoir que par un cocorico martial. Il y avait des moments où les représentants de la vieille école diplomatique, et même certains révolutionnaires, pensaient que le commissariat du peuple pour les Affaires étrangères manifestait une patience dangereuse et inutile,

en répondant à cette provocation grossière par des notes calmes et réitérées, qui cherchaient à tirer au clair le point de vue du Gouvernement Soviétiste. Et si notre diplomatie n'a pas réussi à conjurer l'offensive de la Pologne, elle a pu, au moins, mettre en relief la contradiction criante qui sépare la politique des hobereaux polonais de celle du Pouvoir des ouvriers et des paysans de la Russie.

La diplomatie soviétiste peut s'en faire un grand mérite. Après la reconnaissance sans réserve par notre gouvernement de l'indépendance de la république polonaise, après nos propositions de paix réitérées, après l'ordre formel à notre armée occidentale de ne pas franchir la frontière que nous avons ouvertement et hautement précisée, les démagogues et les charlatans de la presse jaune internationale auront de la peine à faire croire aux masses qui travaillent que l'offensive des gardes blancs polonais contre la Pologne ne se fait que dans le but de libérer l'Ukraine pacifique du joug bolcheviste.

\*\*

Néanmoins, ce serait une erreur irréparable de ne pas donner à la menace polonaise l'importance qu'elle a. On peut être sûr que la guerre de la bourgeoisie polonaise contre les ouvriers et les paysans russes et ukrainiens n'aura pas d'autre issue qu'une révolution ouvrière en Pologne ; mais il ne faut pas espérer, en même temps, que cette révolution puisse éclater au début même de la guerre. Pendant un siècle et demi, le régime tsariste opprimait avec une violence sans pareille le peuple polonais ; aussi, la petite bourgeoisie de ce pays et même les éléments arriérés de sa classe ouvrière nourrissaient-ils une haine irréconciliable envers la Russie et les Russes qu'ils confondaient dans leur esprit avec les tsars et leur politique. Or, c'est précisément le capital politique sur lequel M. Pilsudsky veut percevoir maintenant un intérêt sanglant. Nous devons faire comprendre non seulement au prolétariat avancé de la Pologne, mais aussi aux paysans arriérés de ce pays, que l'invasion, si grossier et brutal, de l'Ukraine par les troupes polonaises ne pourra changer d'aucune façon notre attitude à l'égard de l'indépendance de la Pologne. Mais, d'un autre côté, cette indépendance ne doit point revêtir le caractère d'une menace à notre Etat pacifique ; elle doit, au contraire, se compléter de relations amicales, basées sur une collaboration étroite et sur un échange de biens économiques. En nous attaquant, le gouvernement polonais a déclaré qu'il ne peut pas tolérer l'existence de l'Ukraine et de la Russie soviétistes à côté de la Pologne bourgeoise. Il faut donc expliquer aux masses

qui travaillent que l'existence paisible de la Pologne et de la Russie ne pourrait être assurée que par une destruction complète de la bourgeoisie polonaise, cupide et folle.

N'oublions pas que toute la presse et les autres moyens de façonner l'opinion publique polonaise se trouvent entre les mains de la clique chauvine qui gouverne ce pays. Le gouvernement varsovien cherche même à représenter l'invasion de l'Ukraine comme un acte d'émancipation du peuple ukrainien du joug moscovite. Les premières victoires, assez faciles, de l'armée polonaise peuvent maintenir, pendant quelque temps, cette légende officielle. La pression de l'Entente et de sa puissance militaire et économique sur les masses polonaises est encore très grande. Elles craignent beaucoup qu'une rupture avec l'Entente ne leur fasse perdre leur indépendance. Et ces sentiments persisteront, tant que le peuple polonais, trompé par ses gouvernants, ne se sera trouvé en face d'une autre puissance militaire — celle de la Russie Soviétiste et de l'Ukraine.

Nous devons infliger aux forces armées de la Pologne blanche une défaite irréparable, pour rendre inévitable, politiquement et psychologiquement, la débâcle révolutionnaire de la bourgeoisie polonaise. Cette deuxième tâche devra incomber entièrement au prolétariat polonais. Nous n'aurons qu'à la lui faciliter, en raccourcissant, le plus possible, au Napoléon polonais, la route vers son Waterloo.

Il serait erroné, je le répète, d'espérer que la victoire sur le front occidental sera une chose facile. Pendant une période assez longue, ce front se trouvait relégué au second plan ; même aux jours où son importance commença à s'accroître, nos meilleures forces et tous nos moyens de combat continuaient toujours à affluer vers les autres fronts. Il est vrai que le camarade Gittis, nommé au commandement du front d'Ouest, y accomplit une grande œuvre d'organisation, mais, malgré cela, ce front fut sensiblement affaibli, militairement et moralement, par son attitude expectante et par l'engagement du Gouvernement Soviétiste de ne pas franchir la ligne de démarcation établie. Dans ces conditions, les succès militaires réalisés par le commandement polonais ne doivent étonner personne, l'ennemi, sous le couvert des pourparlers entamés par lui au sujet des négociations de paix, avait concentré des forces assez considérables et attaqua la ligne la plus faible du front susmentionné — le territoire ukrainien de la rive droite du Dnieper.

Aux premiers succès de Pilsudsky ne doivent nous inspirer aucune crainte. Ils sont naturels. Nous les avons prévus. Ils découlent du développement précédent de nos relations avec la Pologne. Mais au fur et à mesure que l'aile droite des troupes

polonaises s'embourbera en Ukraine, en heurtant de plus en plus violemment les éléments révolutionnaires ukrainiens, l'armée polonaise se désagrègera de plus en plus, foudroyée par le coup de massue des forces rouges, concentrées sur cette partie du front. La besogne capitale que nous devons accomplir maintenant, est de préparer soigneusement ce coup. Mais dans la solution de ce problème, le commandement militaire ne sera qu'un mécanisme intermédiaire : il ne pourra que concentrer dûment et utilement les forces qu'il aura reçues du pays. Il est nécessaire que la lutte contre la Pologne cesse d'être une tâche militaire spéciale, comme c'était le cas jusqu'ici, et devienne l'œuvre principale et fondamentale de toute la Russie ouvrière et paysanne.

## L'Organisation économique

DANS LA  
RUSSIE DES SOVIETS ET DANS L'EUROPE OCCIDENTALE

La presse bourgeoise s'emparant du rapport de Rykow au III<sup>e</sup> Congrès des Soviets pour l'économie politique, a accusé le régime soviétiste des maux dus à l'assaut du capital mondial contre la Russie.

Le camarade Trotsky, dans son rapport à ce congrès, tient compte de cette campagne de presse qu'il prévoyait. Son rapport contient les faits et arguments nécessaires pour repousser cette manœuvre mensongère.

Camarades,

Le tableau que vient de tracer devant vos yeux le Président du Conseil central pour l'économie n'a rien de réconfortant. Il est hors de doute que les ennemis que nous avons encore dans l'intérieur du pays, et surtout les ennemis extérieurs, ne manqueront pas d'exploiter les chiffres et les données que le camarade Rykow a fournis avec la droiture qui caractérise la politique et l'action du pouvoir des soviets.

Non seulement les représentants officiels du capital, payés pour cette besogne, s'efforcent de prouver dans la presse de l'Europe occidentale que le système soviétiste désorganise et mène à la ruine l'économie du pays, mais ce sont encore les socialistes de compromis qui s'engagent dans la même voie, d'accord avec leur commandant en chef, Kautsky ; celui-ci, dans son dernier livre, développe la même idée, à savoir : que le régime soviétiste, par sa nature même, est incompatible avec le progrès économique. Afin de juger cette affirmation, nous avons le droit, camarades, d'examiner comparativement notre économie et celle de l'Europe occidentale qui repose sur une base beaucoup plus solide.

Où en sont les choses en Allemagne ? Son économie s'écroule progressivement. L'industrie du charbon est en plein désarroi ; on ferme les mines l'une après l'autre ; la production de l'énergie électrique baisse ; les usines n'exécutent qu'une partie minime de commandes ; le chômage se généralise d'une manière menaçante et les transports diminuent de plus en plus.

Que dire de l'Autriche, de ce pays de ténèbres, d'appauvrissement et de désespoir ? Son économie est complètement ruinée, les rues de ses villes sont plus sombres que les nôtres. Les tramways ne marchent plus, les chemins de fer vont être arrêtés. Dans tous les cas, leur situation n'est pas meilleure que la nôtre. Et les pays des vainqueurs ? Toute la partie septentrionale de la France, c'est-à-dire la partie de la France la plus développée au point de vue industriel, est complètement désorganisée et en ruines. La métallurgie française, l'industrie textile, l'industrie des métaux, l'industrie du sucre dans la région de Soissons — tout cela est démolé et anéanti, détruit de fond en comble. Les plantations de betteraves du nord de la France ne sont à présent que des terrains déserts et incultes, bouleversés jusqu'à une profondeur considérable par l'artillerie lourde et où la terre, jadis fertile, est maintenant mélangée avec des débris de ferraille et des fils de fer barbelés. Des mois et

des années sont nécessaires pour rendre cette terre de nouveau capable de produire. La Belgique se trouve dans un état d'appauvrissement général. Exception faite des transports par roulage, la crise des transports a atteint son plus haut degré. Suivant l'expression d'un américain, M. Vanderlib, les hommes sont changés là-bas en bêtes de somme et on les attèle aux voitures à cause du manque de chevaux. Voilà des faits qui sont les résultats du régime lui-même, qui prennent leur source dans les conditions créées par une guerre de quatre ans. La culture européenne s'épuise de deux manières : en privant la production d'ouvriers et en ne produisant que ce qui est nécessaire pour la destruction du travail d'hier. L'Europe vit ainsi déjà depuis des années et c'est ainsi qu'elle a ruiné son économie. L'homme d'affaires dont je viens de parler, Vanderlib, représentant de la maison Morgan, dit que l'Europe serait déjà perdue, si l'Amérique ne lui était pas venue en aide et il établit le fait suivant très remarquable pour l'Europe et qui nous permet de voir clair. Il dit que l'Europe est saisie d'un engourdissement de travail, qu'une large vague de paresse et de passivité générales s'est déversée sur l'Europe. Peut-il en être autrement après des années d'une tension énorme de toutes les forces, après une déception de tous les espoirs, car voilà le Prolétariat d'Europe obligé de retourner dans l'ancienne écurie capitaliste et de revenir à l'exploitation bourgeoise monstrueuse ? Où trouver une nouvelle énergie et de nouvelles sources de force, si tous sont saisis d'un engourdissement ou si, d'après l'expression de Vanderlib, tous sont submergés par cette « vague de paresse inouïe ? » Un représentant qualifié de l'industrie française fait la même déclaration, quoique dans des termes quelque peu voilés. Je vais vous citer les paroles de l'ingénieur français Jouguet, parlant au nom du comité technique pour l'exploitation des chemins de fer ; il retrace le tableau suivant :

« Pendant la guerre, les chemins de fer ont fourni un travail énorme. La reconstruction n'a pas été faite en quan-

tité nécessaire ; l'usure n'a pas été couverte ; les principales réparations n'ont pas été exécutées. De cette manière des éléments de désorganisation se sont accumulés sur tous les réseaux sans exception. Le personnel s'usait de même que le matériel. Il n'y avait pas d'affluence de forces nouvelles et pour combler les lacunes, on a été obligé de s'adresser aux ouvriers et aux employés retraités et à l'armée territoriale qui, en plus, n'avait pas l'instruction nécessaire. La crise des transports — dit Jouguet — est, dans une grande mesure, la crise de l'inexpérience ».

Voilà des faits qui démontrent un affaissement spirituel, moral de l'industrie capitaliste. Les hommes n'ont plus ni l'énergie, ni la décision, ni la volonté, ni le goût de supporter encore plus longtemps le joug capitaliste. Le représentant des chemins de fer de l'Etat, l'ingénieur Jouguet, dit absolument la même chose que l'observateur américain Vanderlib. L'un parle d'une « vague de paresse inouïe », l'autre parle de fatigue, d'épuisement, d'inactivité. Un peu plus loin dans son rapport, l'ingénieur Jouguet recherche, invente les moyens de remédier à cette crise, mais nous nous rendons très bien compte que le monde capitaliste de l'Europe ne peut pas surmonter cette crise. Au cours de cette guerre impérialiste, la bourgeoisie a extrait de la classe ouvrière trop d'énergie, trop de force morale et physique pour pouvoir espérer y découvrir une nouvelle source d'énergie potentielle cachée. Au moment où la responsabilité de l'économie de l'Europe retombera sur elle, la classe ouvrière sera capable de trouver en elle-même assez d'énergie créatrice.

Camarades ! Tout ce qui s'est passé en Europe se passe chez nous aussi, et cela dans une proportion deux fois plus grande. Le camarade Rykow a déjà dit que depuis deux ans nous sommes privés de nos centres de matières premières et d'industrie les plus importants. Nous étions séparés de la région charbonnière de Dombrow en Pologne. Il est vrai que cette région approvisionnait principalement l'industrie polonaise. Nous étions séparés de nos régions du

Sud qui nous livraient 90 o/o de notre charbon, si l'on ne tient pas compte du charbon de Dombrow et du charbon importé. Nous importions à peu près un demi-milliard, le Sud nous donnait 1 milliard  $\frac{3}{4}$ . Nous étions séparés de nos sources de naphte qui nous livraient environ 600 millions de pouds. Le combustible dont se nourrissait notre industrie était pour  $\frac{3}{4}$  du combustible minéral, liquide et solide. Et si tout d'un coup vous nous privez de tout cela, vous enlevez à notre édifice social une partie énorme de ses fondations. Naturellement, l'édifice est secoué du haut en bas et une partie s'écroule. Il faut s'étonner encore que cet édifice existe et vive toujours, qu'il y ait encore quelques rouages en mouvement. Nous étions séparés du Turkestan et privés de son coton. Nos transports consommaient en grande partie comme combustible le charbon et le naphte. Nos chemins de fer avalaient à peu près un demi-milliard de combustible minéral, solide et liquide. Tout cela nous a été arraché d'un seul coup pour ainsi dire. Peut-on en accuser le régime? Je ne pense pas uniquement aux institutions du conseil économique central ou à ses organes, je veux dire le régime dans son ensemble, le pouvoir des soviets, l'expropriation des grandes entreprises, des chemins de fer? Est-ce là la source du mal? Camarades ! que l'usine soit ou capitaliste, ou qu'elle appartienne à un trust, qu'elle soit socialisée ou qu'elle appartienne à une société communiste parfaite, si elle est privée de matières premières, si elle est privée de combustible, la fumée ne sortira plus de ses cheminées, ses rouages ne fonctionneront plus. Les partisans du capitalisme seuls et les charlatans qui spéculent sur l'ignorance de la partie arriérée de la masse ouvrière, pourront tirer des chiffres que vient de nous montrer le camarade Rykow une conclusion contre le régime des soviets, contre le passage à la société communiste.

Pour avoir appris l'histoire, nous savons, camarades, que le passage d'un régime économique à un autre doit être payé au prix de sacrifices innombrables et notamment

au prix de graves sacrifices économiques. A cause de son inertie et de son ignorance, l'humanité ne progresse pas régulièrement degré par degré, en devenant toujours de plus en plus puissante. L'homme avance lentement, il trébuche, il tombe. Parfois, il tombe au-dessous du niveau où il était hier, et ce n'est qu'ensuite qu'il commence à s'élever. L'humanité est restée longtemps au stade de l'esclavage avant d'être arrivée à celui du servage. Elle est restée au stade de l'esclavage, tant qu'une vague de barbarisme n'est venue tout écraser et emporter avec elle la vieille culture esclavagiste. Tout cela a été payé au prix de la révolte, au prix de la guerre civile. Les ouvriers français étaient vers la fin de la révolution française beaucoup plus pauvres qu'au début. Ils se sont révoltés à cause de leur pauvreté ; la guerre civile et la guerre mondiale, nées de la guerre civile, n'ont fait que les rendre encore plus pauvres, mais en même temps se sont créées les bases pour un accroissement de richesses. La France bourgeoise avec sa puissance et avec sa culture est le produit de souffrances, de misère et de pauvreté, de cette pauvreté désespérée créée par la révolution française.

On dirait que, lorsque l'humanité doit s'élever plus haut, le degré sur lequel elle doit se placer s'abaisse et l'humanité se trouve être plus bas que la veille, et ce n'est qu'alors qu'elle commence à s'élever. Il en est ainsi quant à nous, il en est de même quant à l'économie mondiale tout entière.

Voilà, camarades, ce que le passé nous enseigne. Maintenant, pour ne pas perdre espoir et courage, il faut que nous nous rendions compte de la nature et du caractère de la période transitoire qui a créé chez nous un nouveau facteur d'une importance capitale, le prolétariat conscient. C'est lui qui se sent responsable du sort de son pays et de son économie.

L'éducation des ouvriers prolétaires se fait à présent dans cette misère, dans cette pauvreté qui est le résultat de la période transitoire, résultat de la guerre, des conflits civils,

des attaques, de la tendance à la spéculation, résultat de ce qui reste encore de méthodes bourgeoises. Tout cela s'entrelace dans un nœud effroyable et sanglant, dans un nœud coulant qui menace de nous étrangler.

Mais dans ces conditions chaque ouvrier et chaque ouvrière apprennent à apprécier l'économie dans son ensemble, apprennent à reconnaître que leur sort personnel, le sort de leur foyer dépend de cette locomotive dont viennent de parler les camarades Lomonossov et Rykow. Chaque ouvrier, chaque ouvrière, et même les adolescents apprennent à comprendre l'importance du Turkestan et du bassin du Donetz pour notre jeune économie communiste.

Et cette nouvelle éducation de centaines, de milliers et de millions d'hommes, l'utilisation de leur attention, de leur énergie et de leur volonté pour la production, pour l'économie, ce sont nos plus grandes conquêtes qui se feront sentir dans toute leur force demain ou après-demain. Et déjà aujourd'hui ces conquêtes nous permettent non seulement de ne pas perdre courage devant ce tableau effrayant de la désorganisation russe, mais de dire que nous vaincrons cet ennemi le plus puissant et le plus terrible.

Camarades ! Un certain nombre d'années — il est difficile de dire dès à présent combien — passera, avant que soient rétablis les rapports réciproques réguliers, avant que soit réalisée l'harmonie entre les éléments fondamentaux de la production. Le camarade Rykow disait — et ceci est pour nous marxistes, pour nous représentants de la classe ouvrière, une vérité élémentaire — il disait que la partie qualifiée des masses laborieuses, l'avant-garde du prolétariat est en même temps le facteur principal et le plus important aussi bien de la production que de notre politique. C'est sur cette avant-garde de la classe ouvrière que le pouvoir des soviets est érigé. C'est cette avant-garde qui a supporté les charges les plus lourdes de la révolution, c'est elle qui a supporté et qui supporte encore aujourd'hui les plus lourdes charges militaires, c'est aussi elle qui va remettre sur pied la production. La tâche des ouvriers qualifiés dans le domaine de la

production est difficile et compliquée, parce que l'organisation au point de vue technique est et sera encore longtemps une question très inquiétante et très compliquée pour nous. Nous savons combien nous avons à notre disposition de locomotives en bon état et combien en mauvais état, et à ce propos nous considérons comme des locomotives en bon état des locomotives à moitié malades qui demain peut-être seront tout à fait malades. Nous savons que nous devrions réparer 10 o/o des locomotives, afin que le nombre de locomotives malades ne dépasse pas 59 o/o, mais, d'après le rapport du camarade Somonossov nous ne réparons que 2 o/o. Par conséquent le nombre de locomotives malades menace de devenir de plus en plus grand.

Quant à notre organisation industrielle au point de vue technique, nous ne sommes pas renseignés avec autant de précision. D'abord, parce que nous n'avons pas reçu l'industrie des mains de l'Etat comme un ensemble centralisé, ce qui était le cas pour les chemins de fer, mais nous l'avons reçue des mains d'entrepreneurs privés et, dans le meilleur des cas, des mains d'un trust capitaliste. Ensuite parce que nous sommes si pauvres en matières premières et en combustible, qui est dévoré en grande partie par les chemins de fer, que nous ne sommes même pas en état de mettre en marche et d'utiliser toutes les installations industrielles dont nous disposons.

Il est hors de doute que par ce temps de guerre, de révolution, de conflits civils, d'évacuations et de réévacuations, nos machines et tout notre matériel technique ont subi des pertes importantes, une usure énorme, et une destruction mécanique. Tout cela doit être pris en considération. Il va de soi que nous souffrirons d'autant moins de notre pauvreté en matériel technique, que notre plan économique sera plus précis et plus centralisé et que notre matériel sera mieux réparti entre nos principales entreprises.

Mais tant que l'Europe et l'Amérique — qui sont obligées d'approvisionner d'abord l'Europe occidentale — ne pourront nous livrer pendant quelques années qu'un nombre in-



signifiant de machines, tant que notre organisation industrielle se trouvera au point de vue technique dans un état de plus en plus mauvais, les forces ouvrières deviendront d'autant plus le levier principal de notre économie. Ces forces ouvrières, c'est tout d'abord le prolétariat industriel, les ouvriers qualifiés, ensuite ce sont les larges masses ouvrières qui ne forment en somme que la matière première que nous serons obligés de transformer, toujours dans une mesure de plus en plus grande, et par une éducation professionnelle, en ouvriers qualifiés. Je ne parlerai de cette question qu'en général.

Vous savez tous que la révolution et la guerre civile ont encore moins ménagé les ouvriers avancés que les machines et les matières premières. Avec les premiers détachements de la garde-rouge, les meilleurs ouvriers en métaux, les meilleurs ouvriers de l'industrie textile ont quitté Pétrograd et Moscou et sont partis mourir sur le Don ou en Ukraine. Lorsque la guerre civile éclata, l'armée rouge devint la grande engloutisseuse des ouvriers avancés de Moscou, de Pétrograd, d'Ivano-Vosnessensk, de la région de l'Oural et de tous les foyers de notre industrie. Et lorsque nous avons transporté la révolution en d'autres lieux et commencé à établir là aussi le pouvoir des soviets, un certain nombre d'ouvriers avancés fut aussitôt concentré.

Enfin, la famine, la crise des logements et le froid font passer les ouvriers des centres industriels dans les villages, et non seulement dans les villages mais aussi dans les rangs des spéculateurs, dans les rangs des contrebandiers. De cette façon un émiettement de la classe ouvrière a eu lieu et continue encore. Pour cette raison, camarades, notre tâche la plus urgente est d'enregistrer tous les ouvriers qualifiés, de les considérer comme des soldats d'industrie, comme la protection, comme l'appui, comme la base et la force créatrice de notre pays soviétiste. De cette façon aucun des ouvriers ne restera inutilisé pour notre industrie, comme c'est le cas actuellement : les unions syndicales comptent 1.150.000 ou-

vriers qualifiés organisés, mais dans les usines il n'y a que 850.000 ouvriers de cette catégorie.

C'est déjà une perte de 300.000 ouvriers qualifiés. Il faut que nous les retrouvions ; il faut que nous les organisions, que nous les enregistrons ; et avant tout il faut que nous inaugurons le système de l'application du travail obligatoire, en mettant entre les mains de chaque ouvrier qualifié et instruit le livret de travail. Il va de soi, camarades, il est évident qu'au courant de l'année prochaine nous ne pourrions faire aucun pas en avant sérieux dans le domaine de la production et, par conséquent, dans le domaine de l'enregistrement, de la mobilisation des forces du travail, si nous ne résolvons pas, ne fût-ce qu'en partie, le problème des vivres.

Mais quant à cela la reprise de nos régions périphériques, riches en vivres, nous ouvre des perspectives dont je parlerai en détail un peu plus tard. Nous pouvons nourrir les ouvriers et ouvrières avec leurs familles. Les chiffres le prouvent avec éloquence. Avant la guerre, en 1913, nous avions un excédent de blé qui s'élevait à 900 millions de pouds en plus de la quantité de blé nécessaire pour la vie du pays. Si nous comptons 15 pouds par personne et par année — moyenne à laquelle la classe ouvrière ne peut à présent nullement songer — l'excédent s'élève à 900 millions.

Pendant les cinq dernières années avant la guerre, on exportait à l'étranger environ 750 millions de pouds par an. Pendant quelque quinze ans la quantité de blé exporté n'a presque jamais été inférieure à un demi-milliard. — Par conséquent, camarades, il faut que maintenant nous rassemblions la troisième, la quatrième partie de l'excédent, car alors aussi il y avait des affamés et des mourants, et nous serons approvisionnés en vivres, jusqu'à la prochaine période économique. Cette tâche doit être envisagée par tous les comités de ravitaillement, par tous les organes d'ordre militaire et par toutes les institutions économiques des soviets comme la tâche principale, comme le premier de tous les devoirs. De même qu'hier nous nous faisons un devoir

de défendre les frontières de la République des Soviets, de même nous devons aujourd'hui nous faire un devoir de trouver une quantité suffisante de blé, de poissons, de viande, de graisse et de la concentrer, de l'embarquer, de la transporter pour assurer à la classe ouvrière la ration de vivres nécessaire.

Il n'est point besoin de vous donner des preuves théoriques pour vous convaincre que l'énergie nécessaire pour fournir un travail dépend étroitement de l'alimentation. Un ingénieur qui s'occupe le plus souvent de travaux du bâtiment me disait qu'il avait calculé que si l'on double la ration alimentaire d'un ouvrier, il fournit trois à trois fois et demie plus de travail. Il en résulte naturellement une économie sur le logement, sur les outils, l'éclairage et le chauffage.

Mais, camarades, il n'est point besoin que nous nous répétions l'un à l'autre qu'il est avantageux de donner à l'ouvrier une nourriture abondante. Il faut que ce devoir le plus important du pays devienne la tâche de toutes nos institutions, surtout dans les régions périphériques, riches en pain. Nous allons le faire. Il faut que nous arrivions, et nous arriverons, à accumuler dans les centres industriels importants 400 millions de pouds de blé et tout le nécessaire. Là nous créerons des bases de ravitaillement pour le prolétariat comme nous avons créé des bases de ravitaillement pour l'armée rouge.

Mais, camarades, pour nous, il n'y a pas seulement que le prolétariat industriel. Il y a aussi les ouvriers non-qualifiés qu'il faut attirer à nous en nombre toujours de plus en plus grand. Nous étions privés de charbon. Nous étions privés de naphte. Ce n'est qu'à présent que nous venons d'entrer dans la région charbonnière. Nous y sommes, mais nous n'avons pas encore de charbon. Pour le moment il n'y a là-bas que des misérables restes de ce que Dénikine n'a pas emporté avec lui, de même que dans la région montagneuse de Tomsk il n'y a que des misérables restes de ce que Koltchak n'avait pas emporté. En attendant nous n'avons, pour ces régions, que des projets de ravitaillement qui auront

d'autant plus de succès que leur exécution sera plus vaste, mais pendant la prochaine période économique nous devons encore compter avec la coupe du bois, jusqu'à ce que nous ayons le charbon du Donetz.

Ainsi, pour l'instant, notre tâche principale est de fournir, de procurer du bois, de la tourbe, de l'ardoise. Cette tâche exige la concentration d'une grande quantité de forces ouvrières, en grande partie formées d'ouvriers simples, non-instruits, non-qualifiés, sous la direction d'un personnel technique approprié.

Léon TROTZKY

---

## Après les Elections Allemandes

---

La lutte électorale s'est terminée comme on devait s'y attendre : effondrement des socialistes majoritaires et des démocrates allemands, victoire imposante des partis monarchistes de droite particulièrement du parti populaire, brillant succès des indépendants et accroissement dépassant toute prévision, du nombre des électeurs communistes.

Trente millions  $\frac{1}{4}$  de citoyens se pressaient aux urnes en 1919, leur nombre n'atteignit cette année qu'un peu plus de 26 millions ; cette diminution ne peut s'expliquer qu'en partie par le fait que les 3 districts de Prusse Orientale, du Schleswig-Holstein et d'Oppeln n'ont pu participer aux scrutins. Il n'en reste pas moins vrai que la participation au vote est restée inférieure en général à celle de l'année précédente et qu'elle est restée des plus basses dans certains endroits.

Nous avons d'ailleurs expliqué, au cours d'un récent article, l'indifférence des masses vis-à-vis des élections, indifférence qui a permis aux éléments de droite d'accroître leurs mandats au détriment des partis révolutionnaires et de gauche.

Voici, d'après le bulletin officiel de l'Empire, la répartition des suffrages exprimés et celle des mandats attribués à chaque parti :

Social-démocratie .....	5.614.452	112
Indépendants .....	4.894.317	81
Communistes .....	441.995	2
Centre .....	3.540.830	68
Parti populaire chrétien .....	65.219	
Parti populaire bavarois .....	1.171.722	21
Ligue des paysans bavarois .....	218.884	4
Guelfes .....	319.100	5
Parti démocrate allemand .....	2.202.334	45
Nationaux allemands .....	3.736.778	66
Parti populaire allemand .....	3.606.386	62

Les élections ont détruit au Parlement la majorité du bloc noir rouge et or. La défaite des socialistes majoritaires et des démocrates allemands qui étaient les porte-parole du gouvernement de coalition et en géraient les affaires, est sans exemple et présente un caractère vraiment catastrophal. L'armée des électeurs des Scheidemann, dont l'effectif se chiffrait l'an dernier par 11.466.716 hommes, a diminué de 5.852.264, c'est-à-dire de plus de la moitié exactement, de 52 o/o.

Quant aux démocrates, ils ont perdu près des 2/3 de leurs électeurs depuis les élections de janvier 1919. en enregistrant cette année une diminution d'environ 62 o/o, avec 3.339.287 suffrages au lieu de 5.601.621 en 1919. Il ne saurait donc s'agir pour eux d'une défection de quelques centaines d'électeurs, mais bien de la défection de toute une armée de fidèles. Ces transfuges ne sont venus malgré tout et contre l'espoir d'incorrigibles fanatiques, qu'en partie grossir les rangs des électeurs prolétariens.

En ce qui concerne les Indépendants, ils ont vu, certes, le nombre de leurs électeurs s'accroître de 2.579.995, soit de 108 o/o, puisqu'il n'atteignait que 2.314.322 en 1919, mais si l'on compte encore les 441.995 voix communistes, étant

donné la perte de 6 millions de voix des socialistes majoritaires, il ne reste plus guère pour l'extrême-gauche qu'un gain de 3.021.990 voix.

Le parti national allemand et le parti populaire ont par contre gagné en un an près de 3 millions de suffrages, et si l'on considère la directive générale de leur politique, on est bien obligé de compter pour ces partis ouvertement contre-révolutionnaires, toutes les voix qui ont été données au Wirtschaftsbund allemand, ainsi qu'aux groupes similaires. Il faut y ajouter encore le million de voix du parti populaire bavarois, les voix des Guelfes et du parti populaire chrétien, bref celles de tous les groupes qui, par leur nuance politique oscillent entre les conservateurs et le Centre.

Dans le parti du centre lui-même il semble qu'il s'accuse de plus en plus une tendance vers la droite. Mathématiquement parlé, le Centre s'est tiré indemne de la lutte électorale; les suffrages perdus (diminution de 15 o/o) ont été attribués en effet au parti populaire bavarois, récemment formé, et qui, dans ses grands traits, n'est rien autre que le parti du Centre. Néanmoins au sein de la masse des électeurs, et dans la direction du parti, on constate de plus en plus le désir de ne point séjourner dans le pur éther de la démocratie et de la réforme sociale, mais plutôt, de jouir du plaisir terrestre d'une « politique réelle » qui, souhaitée ardemment par les petits paysans et les futurs artisans, dirigée en même temps par les Junkers et les gros industriels, envisage une monarchie future.

Nul doute que le résultat des élections reflète, plus que l'habituelle fluctuation des masses des électeurs incertains et influencés, un profond bouleversement des partis politiques. Les petits paysans et les petits bourgeois qui, en 1919, étaient venus grossir les rangs des socialistes majoritaires et des démocrates, sont passés aujourd'hui dans les partis de droite. Ils ont certes été totalement désillusionnés par la politique du gouvernement de coalition, mais ils n'en ont tiré aucun enseignement. Grisés par les grands mots et les belles paroles des orateurs du gouvernement démocratique, ils ont

pris le parlementarisme, la démocratie, pour la baguette magique, qui allait faire jaillir du sol ravagé et stérile du gouvernement capitaliste les sources vivifiantes qui guériraient tous les maux de la guerre. Mais malgré la révolution et la démocratie la nouvelle Allemagne au gouvernement démocratique est restée pour les petits paysans aussi bien que pour les petits bourgeois la vieille Allemagne, avec la domination des gros capitalistes, de l'exploitation capitaliste, qui les accable et les menace.

Ce que le Reich a fait pour sauver l'artisan et le petit commerçant, au détriment d'ailleurs du progrès économique et bien souvent aux dépens de la classe ouvrière ; ce qu'il n'a pu refuser aux petits paysans pour la hausse des prix de vente des produits agricoles, parce que les Junkers lui forcèrent la main d'ailleurs, tout cela disparut bientôt par l'apparition des prix usuraires de la vie, des impôts écrasants, etc. Ajoutez à cela l'obligation d'exploiter tous les produits de première nécessité, mesure qui créa au nouveau régime une vive hostilité, attendu que les paysans l'appliquaient avec l'étroitesse d'esprit qui caractérise la bureaucratie paperassière et contraire à tout bon sens.

Les masses des petits paysans et des petits bourgeois — et parmi elles de nombreux intellectuels — imputèrent à la révolution, ce qui n'était que la trahison de la révolution, commise par les partis de la coalition en rétablissant la politique capitaliste. Et c'est pourquoi ils ne comprirent pas, au milieu de la triste situation présente, la nécessité de transformer en une révolution complète, celle qui n'existait qu'à demi. Bien au contraire ils s'en écartèrent, entrèrent dans les rangs de la réaction et passèrent à la contre-révolution. Le spectre du « bolchevisme » qu'on leur a agité y a contribué pour beaucoup. Les partis gouvernementaux s'en sont servis abondamment pour en tirer profit au cours de la campagne électorale. Mais le résultat a dépassé le but que se proposaient ces honorables seigneurs. Le bolchevisme, en effet, ne retint pas les masses des petits bourgeois et des petits paysans, ainsi que des enfants apeurés et bien obéissants

dans le camp des socialistes majoritaires et des démocrates, mais il les poussa directement dans les rangs de tous ces monarchistes et militaires qui n'aspirent qu'aux coups d'Etat. En votant pour ces derniers ils ont ainsi donné après coup au fictif Kapp Luttwitz la consécration de la bourgeoisie et ouvert la voie à la canonisation par le parlement, de ses buts. La démocratie bourgeoise s'allie ainsi aux partis de la contre-révolution, non pas par des formules écrites mais bien par une politique nettement contre-révolutionnaire et qui marche à l'encontre de celle du prolétariat. Les élections ont eu pour principal résultat de grouper et de renforcer les éléments qui forment le parti de la contre-révolution.

Reste la question du groupement et du renforcement des forces révolutionnaires du prolétariat. En ce qui concerne l'évolution de ce mouvement, on est obligé de constater que les socialistes majoritaires groupent encore autour d'eux près de six millions d'électeurs et représentent toujours ainsi le plus fort parti en Allemagne. Plusieurs causes contribuent à cet état de choses, tout d'abord la sentimentalité qui attache l'ouvrier allemand, malgré les plus dures déceptions qu'il a éprouvées, à l'organisation proprement dite, dont il est l'artisan de la grandeur et de ce qu'elle a produit, ensuite l'influence de l'appareil démocratique et organisateur de la social-démocratie majoritaire, des conseils d'exploitation similaires, enfin la campagne, la puissance et les moyens dont disposait pour les élections un parti au pouvoir. Tout bien pesé, il est incontestable que des millions de prolétaires se rallièrent sous l'étendard souillé des socialistes patriotes, malgré le sang répandu dans la guerre mondiale, dont sont imprégnées les mains des Scheidemann, malgré le sang des ouvriers qui a coulé au cours de la guerre civile et qui ruiselle des mains des Noske et des Ebert. Parmi ces prolétaires il s'en trouve certainement beaucoup qui conscients de leur classe sont accourus dans l'armée de leurs frères qui combattaient pour la révolution, quand la lutte devint des plus âpre entre la bourgeoisie et le prolétariat. Mais, en somme, la social-démocratie majoritaire est aujourd'hui comme hier

un parti contre-révolutionnaire, qui conscient de l'évolution révolutionnaire dans les masses du prolétariat, le combat avec acharnement et violence. Ce n'est donc pas en s'alliant avec les majoritaires, mais en combattant au contraire contre eux, avec toutes leurs forces que les masses des ouvriers en Allemagne peuvent remplir le devoir historique qui leur incombe, et hâter la révolution.

C'est pourquoi les Indépendants, en prenant dans le Reich le deuxième rang, ont obtenu plus qu'un succès politique de parti, leur victoire marque un grand progrès pour la révolution au sein du prolétariat allemand.

Des millions de prolétaires, après avoir voté l'an passé pour le parti de Scheidemann, en se rangeant aujourd'hui dans le parti socialiste indépendant, ont ainsi montré, qu'ils se placent sur le terrain de la lutte des classes, qu'ils ne veulent pas, de concert avec les partis bourgeois, réformer la société capitaliste au moyen de la démocratie, mais que leur but est de supprimer cette société, en luttant contre tous les partis bourgeois dès qu'ils auront pris le pouvoir politique.

Il est évident néanmoins que, si le groupement de près de cinq millions d'électeurs, hommes et femmes, marque d'une façon manifeste un grand progrès dans les idées et les tendances vraiment révolutionnaires des masses du prolétariat, que cet effectif lui-même fait ressortir d'autant les limites de l'évolution accomplie.

Soumis à l'influence profonde qu'exercent les masses du prolétariat le programme et la politique des communistes, le parti socialiste indépendant a lui-même marché de l'avant et a respectablement évolué depuis l'époque où, sous la tutelle de Haase, il s'enthousiasmait alors pour la convocation d'une Assemblée nationale jusqu'à celle où il admettait en théorie, dans son programme, l'ordre des conseils. Toutefois la position que le parti indépendant a prise vis-à-vis de cette question reste encore imprécise et instable, étant donné les illusions qu'il conserve sur le parlementarisme et la démocratie. En outre, dans la pratique, la politique du parti oscille toujours entre le désir de tenter des coups de force et celui

d'abandonner l'action pour se livrer aux compromis. Le programme des Indépendants, leur propagande pendant les élections, ont dévoilé les faiblesses du parti, en créant avec la social-démocratie majoritaire de nombreux points de contact, vers la droite. En tout cas la victoire des Indépendants aux élections, par ces motifs, précise d'une façon intéressante l'ampleur et la précision prises par l'évolution révolutionnaire des masses du prolétariat. A notre avis si la victoire des Indépendants n'a pas été plus complète, s'ils n'ont pas ravi plus de sièges aux socialistes majoritaires, ce n'est pas parce qu'ils ont été trop avancés en théorie et pratique aux yeux des masses, mais bien au contraire parce qu'ils ont manqué de hardiesse dans la pensée et l'action révolutionnaires, hardiesse qui aurait démontré d'une façon efficace à tous les prolétaires à la remorque d'Ebert la nécessité pour eux de changer de bannière.

Etant donné le degré de l'évolution acquis par le prolétariat, l'avant-garde révolutionnaire, absolument consciente de son rôle, et prête à l'action ne pouvait en somme compter que sur le programme du parti communiste. Il est d'ailleurs permis à ce dernier d'être réellement satisfait du résultat des élections, il marque un grand succès et, ce qui est mieux, un succès solide qui résistera à la vague prochaine. Il correspond d'ailleurs à peu près au rapport des forces des socialistes de gauche, les voix attribuées aux indépendants et aux communistes étant dans la proportion de 10 à 1. Le parti communiste, moins que tout autre, n'a pu d'ailleurs recueillir d'électeurs, attendu que la terreur blanche régnait dans le bassin de la Ruhr, que de nombreux prolétaires révolutionnaires étaient sous les verrous ou poursuivis, que l'état de siège y était suspendu ainsi qu'en Bavière et exerçait une influence sur les masses et par suite sur la lutte électorale. De plus la presse bourgeoise et socialiste majoritaire agitait à l'envi le spectre des « coups de force, et de la guerre civile du parti de gauche ».

Abstraction faite de cela, le parti ouvrier communiste a pris soin d'écarter du parti tous les prolétaires pour qui la

lutte des classes ne fait qu'apparaître à leur esprit, et qui tournent les yeux de droite et de gauche. Le *Parti Ouvrier Communiste* (K. A. P.), crut utile de se consacrer uniquement à combattre les communistes.

Participer aux élections, au moment où ses armées allaient apporter la liberté au prolétariat allemand, n'était-ce pas une trahison vis-à-vis de la révolution ?

Aussi pouvons-nous soutenir, sans exagération, que le parti communiste aux élections a groupé autour de son drapeau des électeurs, hommes et femmes, qui peuvent dans la lutte pour la révolution servir d'exemple au prolétariat et de guides. On en trouve d'ailleurs dans presque toutes les parties de l'Allemagne.

Dans le Mecklembourg et en Poméranie, les Junkers protégés par les troupes de la Baltique (Baltikumer), imbus de leur esprit de domination, n'ont pu empêcher des milliers d'ouvriers agricoles de se déclarer pour le communisme.

Outre les camarades éprouvés de Chemnitz, les communistes de Thuringe, des pays rhénans, de Westphalie, de la région de Brême, du district minier de l'Allemagne centrale, du Wurtemberg, se sont vaillamment comportés et Munich, où le gouvernement des conseils a été vaincu dans le sang, a accordé au parti communiste un nombre de suffrages considérables qui nous a surpris joyeusement et effrayé nos ennemis. Le parti communiste peut déclarer que le résultat des élections est un succès, et que la façon dont la lutte électorale a été conduite est un honneur. Il a affronté la lutte par des moyens sincères, sans se soucier, par des manœuvres déloyales de gagner des voix ou des mandats, il est resté dans la lutte fidèle à l'esprit du parti, s'est inspiré de la volonté du prolétariat (hommes et femmes), dans l'intérêt de la révolution sociale. Le programme que nous avons présenté a saisi les masses qui n'ont pas encore voté pour nous, mais qui gardent au plus profond du cœur les idées communistes et seront des nôtres.

La bêtise avait attribué autrefois au parti communiste, une certaine force et puissance, qu'elle n'a hélas jamais

possédées. Certains viennent parler aujourd'hui après les élections de la « catastrophe du communisme » de la défaite écrasante de notre parti. Parmi ceux-ci se trouvent à côté des Stampfer et compagnie, les Hilferding dans la *Freiheit* et leur semblables dans la presse provinciale du parti indépendant. Les uns se lamentent, les autres crient victoire.

Clara ZETKIN.

---

## Revue de Politique Internationale

---

La Contre-Révolution européenne est honteusement battue en Pologne. Les Armées Rouges du prolétariat communiste lui ont enlevé ses dernières illusions. Leur marche fut foudroyante. En quelques semaines, elles ont anéanti la soldatesque de la Réaction polonaise et alliée. Quel que soit l'appoint « national » des « patriotes » qui ont profité de la défense du territoire traditionnel pour se réconcilier avec le régime bolchevik, dont la vitalité s'affirmait d'une manière aussi éclatante, tous les observateurs directs et impartiaux constatent que, sans l'enthousiasme des volontaires communistes, l'écrasement des bandes réactionnaires aurait été impossible.

Les Communistes se battent non seulement avec des armes fabriquées dans les usines de meurtre de l'Ancien Régime capitaliste, mais aussi — et surtout — avec l'arme de l'Idée communiste. Leur prestige d'émancipateurs du Travail les précède et prépare le terrain. De plus en plus, les masses deviennent capables de ressentir la honte de se battre du côté de leurs maîtres et de leurs exploités contre les libérateurs. Les proclamations communistes répandues à profusion dans les camps des armées esclaves agissent aussi efficacement que les obus. Les bataillons jaunes s'effondrent devant les bataillons rouges. L'Idée est en marche...

Les gouvernements capitalistes sont affolés. Toute leur mauvaise œuvre est remise en question. Le Monstre de Versailles menace de tomber en poussière. Leur « grande » guerre avait continué par les armes, leur politique coloniale de proie. Versailles signifiait la continuation par les armes de la paix de

l'œuvre de la guerre. On dressa autour des anciens Empires centraux une ceinture d'Etats esclaves nouvellement créés, des barrières qu'on voulait infranchissables. Les pays Centraux furent ainsi encerclés. Au risque de ruiner l'économie européenne et de couper les artères vitales du monde en détruisant la circulation normale des hommes et des choses, le Blocus fut proclamé intangible et sacré, comme une nouvelle religion d'Etat.

L'Internationale capitaliste, dont la mission historique fut l'unification économique du globe, se reniait elle-même comme sa doublure — même couleur jaune — la deuxième Internationale jusqu'aboutiste. Elle dressa partout des barrières, créa toutes sortes d'obstacles au commerce mondial. Le réseau délicat et extrêmement compliqué des communications mondiales fut mis brutalement en pièces. Il en résulte une sorte de paralysie mondiale, un arrêt de vie universel. Mais, comme le capitalisme devenu fou n'a pas pu supprimer les besoins vitaux des peuples qui ne se laissent pas décommander même par Ramollot, nommé Maréchal, des catastrophes sont imminentes. Les ridicules voyages perpétuels autour du Traité mort-né ne changent rien à la situation. Au contraire, ils les aggravent en faisant ressortir le désarroi des esprits engendré par l'anarchie capitaliste.

Avec la chute de la Pologne réactionnaire, la révolution communiste brise le cercle de fer qui l'emprisonnait. En ouvrant une brèche dans sa prison, elle donne également de l'air au prolétariat allemand condamné par l'absurde Traité de Versailles à l'esclavage à perpétuité. La contre-révolution a compris le danger. Si la révolution russe brise ses chaînes, la Révolution allemande se libère du même coup. Et le capitalisme européen de pousser son cri d'alarme : *Hannibal ante portas*. La révolution sociale approche.

Mis en face de ce danger, le capital perd contenance. Il oublie toute convenance. Par l'organe de Lord Churchill, il fait appel à son confrère allemand, le barbare et l'ennemi d'hier. Les capitalistes français, moins clairvoyants que les capitalistes anglais et ayant un compte spécial à régler avec le capitalisme allemand, font des objections, qui tomberont le jour où le danger deviendra plus tangible, plus immédiat. Au diable tous les préjugés nationaux, du moment que la caisse est en danger ! M. Millerand suivra les traces de Thiers. Il embrassera le capitaliste « boche » contre le prolétariat allemand...

A Genève, l'Internationale jaune eut l'imprudence de se montrer en public. Le spectacle fut à la fois attristant et instructif. Fondée il y a plus de trente ans au milieu des acclamations des

foules prolétariennes, la II<sup>e</sup> Internationale finit piteusement dans un salon ministériel bourgeois. Quelques anciens et futurs ministres, fatigués et sceptiques, ne se ranimant que lorsqu'il s'agit de maudire une révolution déchaînée sans la permission de ces néo-Excellences, périorent au milieu de l'indifférence générale et de sourires bienveillants des bourgeois informés et malicieux qui les emploient. Des résolutions sans flamme ni portée. Des discours sans idées nouvelles. Les masses sont absentes. On aurait dit une salle d'anatomie où l'on dissèque un cadavre.

Mais, procédons par ordre. La II<sup>e</sup> Internationale est abandonnée par tous les grands partis vivants et reconnus comme socialistes. Seul le *Labour Party* anglais, qui ne fut jamais socialiste et qui ne représente que les larges masses ouvrières défendant leurs intérêts corporatifs d'ailleurs respectables et les Majoritaires allemands, complices du Kaiser, dénoncés par des millions de prolétaires allemands comme des traîtres — voilà les partis qui dominent le Congrès de cette Ex-Internationale endormie au son des canons, réveillée tout juste après la bataille et cherchant vainement sa raison d'être et son emploi du temps.

Patriotes anglais et patriotes allemands ont fini par se reconnaître mutuellement le droit à l'existence. Les patriotes belges qui avaient juré de ne jamais s'asseoir à la même table que les socialo-patriotes allemands ont fini par comprendre l'unité morale ou plutôt immorale, qui fait des social-patriotes du monde entier un organisme homogène. Les socialistes-révolutionnaires russes de droite et du centre, insuffisamment expérimentés dans l'art de trahir, ne consentirent qu'au rôle de spectateurs. Renaudel aurait bien voulu y faire entendre son tonnerre mouillé, mais le Conseil National de Boulogne lui avait interdit ce plaisir. Il dut se contenter de la table de presse, souffrant atrocement de son tonnerre rentré ! Le quarteron de jaunes français de la bande à Rozier s'était dit avec raison : « Notre place est tout indiquée dans une Internationale jaune ». La Deuxième fit la moue. Elle avait l'habitude de recevoir du monde plus sérieux. Si cela n'était que de la jaunisse. Mais le pis, c'est qu'il n'y a personne derrière : de la purée, quoi ! Mais misère des temps obligea la princesse déchue à admettre Rozier-Aubriot et autres Levasseur comme « une nation socialiste ». Oh, grandeur et Décadence ! Du sublime — à Rozier, il n'y a qu'un pas. Et Genève l'a franchi.

Mais il y a limite à tout. Lorsque Alexinsky eut frappé à la porte de la Deuxième, une clameur unanime se leva : « Non, non, pas celui-là ! Il nous compromet. Il lui manque des manières. Il ignore les règles les plus élémentaires de l'art de retourner sa veste. Il est Koltchakiste, et il le dit. Pouah ! Nous autres, nous avons bien su attendre l'écrasement des bolcheviks

par Koltchak sans rien dire. *Vade retro Satanas Alexinsky!* »

Et Alexinsky fut excommunié. Rozier en pleure encore.

Les délégués allemands, les camarades de Noske ont joué admirablement une comédie en deux actes : Le premier acte avait comme titre : *Le Repentir*. Scheidemann avoua ses péchés *d'avant-guerre* : pas assez d'énergie, quelques fautes de tactique, imprudence et imprévoyance. Pas un mot sur sa complicité dans le massacre mondial, sur le vote des crédits, sur la trahison socialiste. Aucune allusion au massacre contre-révolutionnaire par son ami Noske de 15.000 rouges. Cela nous rappelle un bandit qui ne comptait plus le nombre de ses victimes se confessant devant son curé d'avoir la mauvaise habitude de « priser » dans les tabatières des autres...

Second acte : *La Réconciliation*. La Deuxième émue jusqu'aux larmes donne l'absolution et reconnaît solennellement que le Traité de Versailles n'a pas fait la paix et que les Empires Centraux meurent de faim. Cela n'a pas empêché les amis de Scheidemann, Vandervelde et autres ministres, de signer cette « paix » et de veiller, jour et nuit, à son exécution.

N'oublions pas l'épilogue de la comédie : l'Assaut commun contre le Bolchevisme, le Monstre à terrasser. La Deuxième se devait cela : l'excommunication de la première Révolution sociale. Cependant, le Congrès International de Stuttgart l'a promise « en cas de guerre ». Mais avez-vous jamais vu un ministre se rappelant de son programme d'antan. M. Millerand qui, par un oubli involontaire, manquait à Genève, n'a-t-il pas proclamé qu'un gouvernement comme celui de Lénine qui exécute son programme « n'est pas un gouvernement » ?

..

A Amsterdam, il y a une succursale de la II<sup>e</sup> Internationale. L'Internationale syndicale : 20 millions de membres ! A la grande stupéfaction de tous, elle fit un geste révolutionnaire en proclamant le boycott de la Hongrie Blanche (et rouge de sang). La raison en est que les modérés eux-mêmes ont été torturés par les bandits hongrois. L'étonnement du monde ne fut pas de longue durée. La fille naturelle de la II<sup>e</sup> vient de lever le Blocus en reconnaissant honnêtement son impuissance. Cependant, ce n'est pas le nombre, ô Paul Faure, ô Presse-manne, ni l'organisation qui lui manquent. Mais étant occupée, comme vous, pendant un demi-siècle à s'effrayer et à effrayer les autres des difficultés insurmontables de la Révolution, la C. G. T. mondiale récolte ce qu'elle a semé : l'impuissance.

Ce n'est pas l'adhésion verbale à l'Internationale d'action annoncée télégraphiquement par Cachin et Frossard qui transformera nos lièvres opportunistes en lions révolutionnaires. Nous

en avons eu la triste preuve de ces derniers jours même. De nouveau, le monde se réveilla au seuil de l'abîme. L'écrasement de la Pologne réactionnaire et la marche triomphale des bataillons rouges a mis l'Europe à deux doigts de la guerre contre-révolutionnaire. Que fit notre Parti qui frappe à la porte de l'Internationale de Moscou ? Il attendit d'abord trois semaines pour connaître au juste les « intentions vraies » des gouvernements capitalistes. Et seulement, lorsque la classe ouvrière anglaise menaçait sérieusement son gouvernement d'une grève vraiment générale, le Parti socialiste Français (section de l'Internationale X) convoqua, sans se presser, la C. A. P. Une demi-douzaine (sur 24) répondit à l'appel. Pas un représentant du groupe Parlementaire, dont la conduite dans cette affaire soit considérée comme un scandale, même chez les « constructeurs ».

On décida... un Manifeste en le confiant au « style mystérieux » — comme dit Souvarine — de notre ami Paul-Louis, qui s'acquitta merveilleusement de sa tâche. Et, pour ne pas faire concurrence à l'action débordante à tout casser de la C. G. T., on a passé sous silence le moyen de pression dont dispose la classe ouvrière si Jouhaux et Merrheim le lui permettent.

Un membre du « Comité » demande timidement si le Parti pouvait organiser de sa propre initiative, au moins quelques réunions. On a répondu à ce trouble-inertie par des ricanelements...

Cela n'empêche pas le candide Verfeuil, un humoriste à faire pleurer un mort, de croire dur comme fer, qu'il suffit de changer le N° 2 (trop gros à avaler) par le N° 3. et la Révolution sociale est faite. N'a-t-il jamais entendu le mot de je ne sais plus quel brave militaire : « fi... chez les en rouge, fi... chez les en blanc : ils fi...cheront toujours le camp ! »

Oui, tant qu'on n'aura pas tué l'esprit de la « Deuxième » : la peur de l'action révolutionnaire qui mène à l'impuissance et à la trahison...

..

A la dernière minute, nous apprenons, par les journaux, que le baron Millerand rompt avec l'Angleterre (après avoir rompu avec les Etats-Unis) pour s'allier avec le baron Wrangel, dit Koltchak II et dernier. La *Revue Communiste* fait une proposition formelle au gouvernement de Moscou d'ériger un monument — de couleur jaune — à M. Millerand, l'allié le plus fidèle de la révolution mondiale...

CH. RAPPOPORT.



## A travers les Livres

NATALIE CLIFFORD. — BARNEY. — *Pensées d'une Amazone*. (Paris, Emile-Paul).

Beaucoup de pensées, et souvent originales, on peut même dire : trop de pensées, auxquelles manque pourtant une idée maîtresse qui les ferait vivre. L'auteur est une bonne et spirituelle observatrice qui marie heureusement au positivisme américain la finesse française. Elle a l'air plutôt de s'amuser des gens et des choses. Mais s'amuser, ce n'est pas *vivre*, c'est plutôt *regarder vivre* les autres.

L'auteur connaît à fond le monde où l'on s'ennuie laborieusement et à grands frais. Et il ne le ménage pas. Voici quelques pensées qui le concerne : « Leur mariage : une affaire — une mauvaise affaire » (p. 104). — « Les amis de nos amis sont nos amants » (103) — « Sincères dans tout ce qu'elles ne disent pas » — « Les bonnes manières en cachent souvent de très mauvaises » — « Une Américaine naïvement snob poussa la hardiesse imaginative si loin qu'elle composait des diners où elle n'invitait à la fois que ducs et duchesses, des marquis et marquises, des comtes et comtesses, etc... » Et l'auteur de s'étonner que Christophe Colomb avait cherché « des sauvages » en Amérique seulement... Notre société est si bien organisée que ceux qui ont les moyens matériels du bonheur en sont incapables pour des raisons intellectuelles et morales. Une bonne révolution communiste émancipera non seulement ceux d'en bas, mais aussi ceux d'en haut, les esclaves volontaires et les forçats du « plaisir »...

## Table des Matières du Tome 1

### MARS. — N° 1

<i>Pourquoi et comment nous sommes communistes ?</i> .....	Ch. Rappoport.
<i>Thèses et directives</i> .....	La Rédaction.
<i>Aux Soviets Russes vainqueurs</i> .....	Georges Pioch.
<i>La Révolution Russe</i> .....	Karl Radek.
<i>Liebknecht et Rosa Luxembourg</i> .....	Léon Trotzky.
<i>Pour la Troisième Internationale</i> .....	F. Loriot

<i>Les Goëlands</i> .....	J.-M. Renaitour.
<i>De Iéna à Gotha</i> .....	Ernest Daumig.
<i>Le Nouveau Millerandisme</i> .....	V. Griffuelhes.
<i>Devant les Bolcheviks</i> .....	Boris Souvarine
<i>L'Internationale Socialiste de 1889</i> .....	Crispien.
<i>Le Flot qui marche</i> .....	Alfred Varella.
<i>Le Communisme et la femme</i> .....	Marthe Bigot.
<i>Réponses à l'enquête sur l'adhésion à l'Internationale Communiste</i> .....	Henri Barbusse.
Oscar Bloch, Emile Chauvelon, Calzan, Amédée Dunois, Henriette-Roland Holst, Constantino Lazzari, G. M. Serrati, Claudio Trèves, Raoul Verfeuil.	
<i>La Chronique internationale</i> .....	Lénine.
<i>Revue de Politique Internationale</i> .....	Ch. R.
<i>Revue de l'histoire de la guerre</i> .....	Ch. R.

### AVRIL. — N° 2

<i>La Nationalisation de l'Industrie</i> .....	V. Milioutine.
<i>Correspondance de Marx et Engels</i> .....	Fr. Engels.
<i>Rosa Luxembourg</i> .....	Stanislawitch.
<i>La Marche de la Révolution en Allemagne</i> .....	Paul Lévi.
<i>L'Organisation du travail dans la Société Communiste</i> .....	Léon Trotsky.
<i>La dictature du prolétariat et le terrorisme</i> .....	Karl Radek.
<i>La situation de la classe ouvrière en Autriche-Allemande</i> .....	Karl Frank.
<i>Chronique Internationale. (Pologne, Lettonie)</i>	
<i>Revue de Politique Internationale</i> .....	Ch. Rappoport.

### MAI. — N° 3

<i>Principes et Tactique</i> .....	Ch. Rappoport.
<i>La Situation économique de la Russie des Soviets</i> .....	Rykov.
<i>La Crise du Parti Communiste allemand</i> .....	Clara Zetkin.
<i>L'Organisation du travail dans la Société communiste</i> .....	Léon Trotsky.
<i>La Dictature du Proletariat</i> .....	Karl Radek.
<i>Le Complot International contre la République des Soviets</i> .....	Stanislawitch.
<i>L'Arrière-Garde de la II<sup>e</sup> Internationale</i> .....	Ch. Plisnier.
<i>C. Dobrogeanu-Gheréa.</i>	
<i>Chronique Internationale. (Espagne, Etats-Unis).</i>	
<i>Revue de Politique Internationale</i> .....	Ch. R.
<i>Revue de l'histoire de la Guerre</i> .....	
<i>A travers les Livres</i> .....	Ch. Rappoport.

## JUN. — N° 4

<i>La Russie et les peuples d'Asie</i> .....	Tchitcherine.
<i>La Tactique de la II<sup>e</sup> Internationale</i> .....	Ch. Rappoport.
<i>La Dictature du Proletariat et le Terrorisme</i> ..	Karl Radek.
<i>La République des Soviets et le Capital étranger</i> .....	A. Lomow.
<i>Le Parti Socialiste Français et la III<sup>e</sup> Internationale</i> .....	Ch. Rappoport.
<i>La Politique économique des Soviets</i> .....	V. Griffuelhes.
<i>La lutte pour la Nationalisation</i> .....	
<i>Chronique Internationale. (Italie, Pologne, Angleterre, Roumanie).</i>	
<i>Revue de Politique Internationale</i> .....	Ch. R.
<i>A travers les Livres</i> .....	Ch. R.

## JUILLET. — N° 5

<i>La Contre-Révolution européenne et le gouvernement communiste</i> .....	N. Lénine.
<i>La Crise du Parti Communiste allemand</i> .....	Clara Zetkin.
<i>Marx et Engels (correspondance)</i> .....	Fr. Engels.
<i>Les Travaux publics sous le régime soviétiste</i>	
<i>La Chine</i> .....	Georges Sorel.
<i>La Tactique du moindre effort</i> .....	Ch. Rappoport.
<i>La Politique économique des Soviets.</i>	
<i>Le III<sup>e</sup> Congrès des Syndicats ouvriers russes</i>	
<i>Revue de Politique Internationale (Spa et Moscou)</i> .....	Ch. R.
<i>Chronique Internationale (Espagne).</i>	
<i>A travers les Livres</i> .....	Ch. R.

## AOUT. — N° 6

<i>L'« Opportunisme » de Lénine</i> .....	Ch. Rappoport.
<i>La Famille et l'Etat Communiste</i> .....	A. Kollontaï.
<i>Les Evénements de mai 1920</i> .....	Jean Brécot.
<i>L'Administration de la Russie Communiste.</i>	
<i>La guerre contre la Pologne capitaliste</i> .....	K. Radek.
<i>Documents sur la guerre contre la Pologne</i> ....	
<i>L'Organisation économique dans la Russie des Soviets et en Occident</i> .....	L. Trotzky.
<i>Après les élections</i> .....	Clara Zetkin.
<i>Revue de Politique Internationale</i> .....	Ch. R.

Le Gérant : Ch. RAPPOPORT.

Imp. de la Sté Mutuelle d'Édition, 95, rue Oberkampf, Paris

## L'Internationale Communiste

Organe du Comité exécutif de l'Internationale communiste  
paraît en 4 langues (russe, français, allemand et anglais)

Pétrograd, Smolny, 58

Rédaction : Cabinet de Zinowiev

**Comunismo**

esce il 1° ed il 15 di ogni mese  
direttore G. M. Serrati  
Milano. — Vio S. Damiano 16.

**Il Soviet**

organo della Frazione comunista  
astensionista del Partito  
Socialista Italiano  
Napoli, Borgo S. Antonio 221.

**L'Ordine Nuovo**

setti manale socialista  
Torino. — Via XX Settembre 19.

**Le Phare**

Education et Documentation  
Socialistes  
Directeur : Jules Humbert-Droz  
P.-H.-Matey 27, Chaux-de-Fonds  
(Suisse)

**Lupta de Clasa**

paraît le 1 et le 16  
Bucarest, Strada Stal Sonică, 12.

**Russische Korrespondenz**

West-Europäisches Unter-  
Sekretariat der K. I., Berlin.

**Die Internationale**

Gegründet von Rosa Luxemburg u.  
Franz Mehring  
Zentrale der Kommunitischen  
Partei Deutschlands. — Berlin.

**Kommunitische Räte  
Korrespondenz**

Herausgeber Die Zentrale der  
Kommunistischen Partei  
Deutschlands. — Berlin.

**Jugend-Internationale**

Kampforgan der Kommunistischen  
Jugend-Internationale  
Berlin, Stralauerstrasse 12.

**Kommunismus**

Kommunistische Zeitschrift für die  
Länder Südosteuropas.  
Wien, VIII, Alserstrasse 69.

**Novoie Vremia**

revista partidului Communist  
bulgar.  
Sofia. — Narodn Dom.

